

LA DÉPENDANCE DANS TOUS SES ÉTATS *

Le concept de dépendance, si évocateur d'une liaison obligatoire entre deux éléments, et si abondamment employé, notamment en matière de toxicomanie, reste néanmoins purement descriptif. Il s'oppose à celui d'autonomie qui renvoie étymologiquement à la notion de loi. Autonomie, du grec *autos*, soi-même et *nomos*, loi, signifie « régi par ses propres lois ». La notion de dépendance suggère l'idée qu'une ou des lois n'ont pas été intégrées et qu'autre chose est devenu indispensable pour que l'on puisse se régir. Ceci rejoint donc le concept philosophique d'hétéronomie signifiant « qui reçoit de l'extérieur les lois qui le gouvernent », et plus précisément « état de la volonté qui puise hors d'elle-même dans les impulsions et dans les règles sociales les principes de son action ». Ce concept concerne les affections pour lesquelles nous sommes dominés par des forces extérieures que nous ignorons. Ceux qui les subissent sont sujets aux passions, désirs aveugles.

Au-delà de l'aspect descriptif, le problème est complexe puisqu'il est lié aussi bien aux lois de la nature – les impulsions – qu'aux règles sociales. On peut donc approfondir sous divers angles ce qui attache un sujet à sa subjectivité et de multiples approches ont été tentées pour préciser les déterminants de cette liaison. L'état de dépendance n'en est que la résultante. Il importe de déterminer si un comportement installé peut être considéré comme préoccupant et reconnu comme une inféodation. Ceci peut varier en fonction du rôle que joue une telle attitude, comme régulation sociale implicite ou opposition d'un individu au groupe. Si l'on tient compte du registre affectif, la dépendance perdrait quelque peu de sa connotation de passivité. L'état de dépendance pourrait être ainsi appréhendé à partir du sens et de la fonction de cette mise en asservissement par l'individu lui-même, notamment en rapport avec sa structure psychologique et son histoire personnelle.

C'est pourquoi je vous propose d'aborder ce concept à la lumière d'une épistémologie puisant son approche dans la théorie holistique, théorie selon laquelle l'homme est un tout indivisible qui ne peut être expliqué par ses différentes composantes (physique, physiologique, psychique) considérées séparément, bref un principe d'explication globale. Toutefois, cette ambition se limite à interroger des situations, et ne saurait soutenir un système explicatif des paradoxes de l'existence. Malgré cela, une telle disposition d'esprit autorise de faire appel à l'éthique pour examiner le cours des choses. L'éthique répond à la question « comment vivre ? », qu'est-ce qu'une vie bonne, la meilleure vie possible pour chacun ? Elle se distingue de la morale qui apporte sa réplique à une tout autre question : « que dois-je faire ? » La morale est une et universelle, régie par le devoir ; l'éthique est personnelle, propre à chacun. Le philosophe sceptique Marcel CONCHE différencie « l'éthique, manière d'organiser librement sa propre vie, et la morale, conscience de l'existence de devoirs inconditionnels, dans la limite desquels se déploie la liberté éthique ». La passion pour les drogues, les « poisons de l'esprit », offre une illustration saisissante et caractéristique de l'exaltation humaine, des plus insensibles à la raison et des plus insistantes, jusqu'à mépriser la dépendance que la fascination pour les effets instaure sans bienveillance dans l'existence de celui qui s'y abandonne.

Le XIX^e siècle témoigne de façon exemplaire d'un enthousiasme grandissant pour les psychotropes, baumes des douleurs physiques et morales, qui s'est vu sanctionné par un souci impérieux d'instaurer un contrôle social de leur usage. L'expression d'un tel moralisme appliqué aux abus de la magie chimique a peut-être trouvé un aboutissement provisoire dans la substitution de la santé au bien-être, qui s'appuie sur des politiques de santé publique qui opposent à la déréliction humaine les valeurs d'une responsabilité individuelle redevable au groupe social des preuves de la légitimité d'un tel recours. La morale sociale semble alors s'être imposée comme idéal à la clinique médicale, au prix de l'hypothèque du droit que chaque individu peut revendiquer : être l'artisan de son propre malheur au cours de ses tentatives d'apaisement de la douleur d'exister.

* Patrice NOMINÉ, Psychologue clinicien — Espace Murger, consultation d'addictologie — Service hospitalo-universitaire de Psychiatrie du Pr. J.P. LÉPINE — Hôpital Fernand Widal – AP-HP — PARIS. — courriel : patrice.nomine@lrb.aphp.fr
Communication présentée au Forum organisé par le R.A.A.M.O., Réseau Alcoologie Alpes-Maritimes Ouvert, Saint-Laurent-du-Var, 18 novembre 2008.

Dans cet esprit, après avoir brièvement rapporté l'histoire de la naissance des usages délibérés de drogues psychoactives, je prendrai pour exemple la chronique du montage des concepts qui ont présidé à l'avènement de l'addictologie, qui servira à illustrer la complexité de notre sujet. Mais pour commencer, je vous propose d'effectuer un rapprochement analogique de la notion de dépendance avec le terme ancien de passion, qui désigne cet état affectif et intellectuel, violent, puissant, qui domine la raison, tout en impliquant l'idée d'une relative impuissance à en maîtriser les manifestations.

L'existence ne peut se concevoir sans mouvement, et quelle illustration plus exemplaire et manifeste peut-on saisir d'elle que le tourbillon de la passion ? La passion s'enthousiasme d'elle-même dans le défi qu'elle jette au néant, et comment ne pas reconnaître dans le goût de soi et l'amour du destin (l' « *amor fata* » de SÈNÈQUE) la source et le point d'appui de l'élan passionnel, et dans les passions relatives à la conservation de soi, la source des plus vives jouissances que l'âme puisse ressentir ?

Les philosophes stoïciens, au premier chef, avaient défini la passion comme tendance tyrannique, mouvement déraisonnable de l'âme et contraire à sa nature. Cette acception ne s'est guère démentie au cours des siècles, se caractérisant comme une inclination qui s'exagère, un dérèglement de la raison par l'appétit de sensations. La passion irait en effet de pair avec une détérioration de la volonté dans la poursuite de ses fins ; elle serait marquée de ce qui en l'homme ressortit à la matière, source de passivité et puérole dépendance, une abolition de l'esprit. On raconte dans le petit monde de la philosophie que beaucoup de stoïciens sont d'ailleurs volontairement morts d'un abus de la disposition contraire, en accordant à leur suicide la vertu ultime de leur existence. L'aversion pour la passion peut ainsi se révéler malencontreusement fâcheuse. Serait-ce parce que l'emploi de cette funeste notion recèle un élément qui s'apparente à un jugement de valeur, en raison de l'attraction qu'elle exerce comme du danger qu'elle inspire ? ÉRASME en professait une meilleure opinion que celle de SÈNÈQUE, qu'il dénonce comme le fabricant de statues de marbre à l'image de l'homme, stupides et parfaitement étrangères à tout sentiment humain, en écrivant : « Aussi les stoïciens écartent-ils du sage toutes les passions comme autant de maladies ; pourtant ces passions non seulement servent de pilotes à ceux qui se pressent pour atteindre le port de sagesse, mais elles sont aussi là, dans la pratique de la vertu, comme des éperons, des aiguillons, pour encourager à faire le bien¹. »

Car qu'est-ce que la passion sinon la soif de ressentir, par laquelle toute frontière entre l'imaginaire et le réel se veut supprimée ? Que la passion ne réfléchisse plus sur sa propre absence de fondement, aussitôt apparaîtra la profonde injustice qui la constitue, aveugle à tous les dangers, sourde à tous les avertissements. Elle conjugue l'exaltation et la souffrance au futur antérieur d'un aboutissement inatteignable, parce qu'elle ne se possède que dans l'instant de son propre mouvement, initié par un saisissement de soi inintelligible et irraisonné, et que rien ne semble capable d'arrêter. Mais, si elle abolit les limites de la capacité de souffrance, si elle libère cette énergie qui consiste dans l'assomption de son propre désir, n'est-ce point parce que le courage en constitue le ressort ? N'est-ce point que la passion se hausse au rang de la vertu ? Et si elle apporte son contingent de délices et de jouissances à celui qui s'en trouve possédé, comment justifier sa condamnation sans se ranger frileusement parmi les velléitaires de la sensation forte et les contempteurs de l'exaltation individuelle ? Les touchantes paroles de la chanson de Jacques BREL, « Orly », en sont un témoignage : « Mais ces deux déchirés/Superbes de chagrin/Abandonnent aux chiens/L'exploit de les juger... /...Tout encastrés qu'ils sont/Ils n'entendent plus rien/Que les sanglots de l'autre/Et puis infiniment/Comme deux corps qui prient/Infiniment lentement/Ces deux corps se séparent/Et en se séparant/Ces deux corps se déchirent/Et je vous jure qu'ils crient/Et puis ils se reprennent//Redevennent un seul/Redevennent le feu/Et puis se redéchirent/Se tiennent par les yeux, etc. » Bouleversante passion triste, qui vérifie que le désir ne demande pas forcément à être satisfait, mais qu'il demande à être reconnu.

¹ ÉRASME, *Éloge de la Folie*, Robert Laffont, Bouquins, 1992, p. 35.

Sans doute cette perspective reste-t-elle bien éloignée des conceptions des moralistes qui refuseront toujours de confondre, sinon le sublime et le pathétique, du moins le bon et le passionnel ; il n'en demeure pas moins que la passion peut sembler désigner à bien des égards en chaque individu cette exigence extravagante qui le définit et constituer le symbole, pourrait-on dire, de son humanité, pour laquelle il n'y a pas de volupté sans vertige.

C'est que la passion caractérise l'être humain, et lui seulement, puisqu'elle ne saurait être attribuée à un être dépourvu de conscience et de volonté et, en tant que la passion signifie une attention aiguë à l'existence, elle ne saurait se dissocier de la perplexité que cette dernière suscite en chacun de nous. Toute décision transforme un doute en incertitude. Dès lors, dire que la passion se fait décisive, à défaut de résulter d'une décision, c'est dire qu'elle est le sommet de la subjectivité, et revient à la définir comme seul mode d'accès à la vérité, puisque seul mode d'intériorisation possible de l'incertitude objective. Ainsi, seul un intérêt passionné peut vouer l'être humain à exister pleinement, c'est-à-dire à pénétrer son existence par la conscience. Sa détermination élève alors la passion à la dimension du sublime, pour la soustraire à toute considération d'ordre moral : point n'est besoin d'apprécier la valeur de ce qui se trouve justifié par sa seule réalité ! L'homme passionné peut enfin se rapprocher de l'unique vérité pour un homme existant, c'est-à-dire de sa subjectivité. Ce qui s'impose à la conscience relève le plus souvent du sentiment personnel. En matière de passion, l'usage consacre l'exclusivité accordée à l'irrésistible mouvement affectif.

Le passionné se comporte alors à bien des égards comme l'artiste qui se détourne de la réalité pour laisser jouer librement ses désirs et ses ambitions. Nul démenti ne semble ainsi pouvoir être infligé au passionné, nul échec ne paraît susceptible de l'abattre, dans la mesure même où sa volonté obstinée passe outre à toute opposition immédiate des événements, et méprise toute invocation de règles spirituelles bien trop générales, voire aux prétentions d'universalité. Il se livre à la complaisance de sa propre subjectivité, en toute sincérité, oublieux de ce que les vérités sont toujours provisoires, lui qui pressent que le plus grand ennemi de la vérité n'est pas le mensonge, mais le mythe.

Rien n'est peut-être plus instructif que le relief historique du concept, et qui a singulièrement permis au XIX^e siècle l'éloge de cette même passion, dont la stigmatisation plus ou moins nuancée ou obstinément farouche parcourt l'histoire. L'enthousiasme provoqué par l'apparition de nouveaux psychotropes à cette époque, comme le renouveau des anciens, s'est en effet accompagné de l'épanouissement d'un moralisme visant ces conduites extravagantes et déconcertantes, certes, mais en revanche réfléchies – action sur soi, action pour soi, déréalisation pour tous – donc élaborées, de modification du sentiment d'être-au-monde. C'est pourquoi cette période marquée par la manifestation d'un intérêt grandissant pour les poisons de l'esprit se montre exemplaire dans l'illustration des passions humaines exacerbant ces petits vices qui s'épanouissent au fond de soi.

En 1785, quand paraît *La métaphysique des mœurs*, Emmanuel KANT, dans la *Doctrine de la vertu*, traite « de l'abrutissement de soi-même par l'usage immodéré des plaisirs et même de la nourriture. » Il y fustige « le vice qui consiste dans cette sorte d'intempérance », « l'intempérance animale dans la jouissance » et considère qu'« ivrognerie et gloutonnerie sont des vices qui appartiennent à cette rubrique ». Il incrimine « l'effet des boissons fermentées, mais aussi d'autres moyens de s'abrutir, tels l'opium et d'autres produits du règne végétal ». Il a aussi quelques idées sur ce dont il s'agit puisqu'il précise « que cet avilissement est séduisant parce qu'il apporte pour un instant un bonheur rêvé, une libération des soucis et même aussi des forces imaginaires, mais il est nuisible en ce qu'il entraîne par la suite abattement, faiblesse et, ce qui est le pire, la nécessité de revenir à ce moyen d'abrutissement et même d'augmenter les doses ». Singulièrement, il s'aventure encore plus loin et, sur un mode de pensée qui semble ne pas avoir été repris par la suite, du moins avec autant d'intensité, quand il affirme : « La gloutonnerie est à mettre encore davantage au rang de cette jouissance animale des sens, dans la mesure où elle n'occupe que la sensibilité en tant que passivité et jamais, comme cela arrive dans le cas précédent, l'imagination où il y a encore place pour un jeu actif des représentations ; elle est par conséquent encore plus proche de la jouissance de la brute ». Son indulgence relative pour l'opium et les boissons fortes, en tant qu'elles laissent place à une dimension en rapport avec les

« forces imaginaires », caractéristique humaine résiduelle en l'occurrence, se voit largement tempérée quand il poursuit : « L'usage de l'opium et de l'eau-de-vie comme moyens de jouissance se rapproche davantage de l'abjection parce que dans le bien-être imaginaire qu'ils procurent, ils rendent muet, réticent, peu communicatif ; c'est aussi pourquoi ces produits sont autorisés uniquement comme médicaments² ».

Pour sa part, et sur un tout autre plan, Antoine PIVERT DE SÉNANCOUR (1770-1846), littérateur français, dans sa *Rêverie sur la nature primitive de l'homme* (1799), formule cette prédiction : « L'opium dans l'Orient, le béthel vers le Gange, la coca dans les mines de Porose, le tabac, le café, les liqueurs spiritueuses chez tous les peuples, ont produit des goûts qui ne périront point, quoiqu'ils ne soient pas fondés sur des besoins absolus³ ». Connue pour son pessimisme découragé et sa pénible misanthropie, il affiche ici en revanche des qualités de visionnaire.

Dans le même temps, et cette fois dans le monde médical anglo-saxon, l'américain Benjamin RUSH (1745-1813) décrit de façon systématique, avec les spiritueux comme agent causal, une maladie, dont une caractéristique est la perte du contrôle⁴. C'est *l'odious disease*, l'ignoble maladie, liée à la consommation des « esprits ardents » (c'est-à-dire des distillats). Certes, il est héritier de dénonciations que l'on peut retrouver dans divers écrits depuis le début du XVII^e siècle. Cependant, ces mises en exergue de l'ivrognerie et de ses conséquences, considérées parfois sous l'angle de la maladie avaient été le plus souvent le fait d'hommes du clergé et visaient principalement l'avilissement de la créature divine quand ce n'est pas le trouble de l'ordre social. Notons que ses prédécesseurs, contrairement à Benjamin RUSH, vilipendaient l'ensemble des consommations alcoolisées. Le terme de maladie est donc employé par eux dans une acception tout à fait générale. Quand bien même on prendrait en compte le concept lui-même de maladie, il faudrait tenir compte du fait que jusqu'au milieu du XVII^e siècle, il reflète la persistance du modèle de pensée de la doctrine de GALIEN, relayé par la médecine scolastique. Il est donc empreint d'un grand éclectisme et « comporte des contradictions internes, du moins des incertitudes, qui favorisent des interprétations divergentes et nourrissent des polémiques interminables⁵ ».

En ce qui concerne Benjamin RUSH, on peut se demander jusqu'où il est héritier de l'œuvre de Giovanni-Battista MORGAGNI (1682-1771), qui révéla l'intérêt de l'étude des lésions chez l'homme malade et de leur confrontation avec les manifestations cliniques : la médecine possédait désormais un mode de raisonnement et un moyen général de diagnostic dont la valeur n'a cessé de se confirmer par la suite. En fait, elle ne se traduira pleinement par une révolution conceptuelle qu'avec BAYLE, qui fera jouer au cerveau un rôle que la piètre connaissance dont on disposait à cette époque sur sa structure et ses fonctions rendait inévitablement fantaisiste, et LAENNEC, inventeur du stéthoscope et de l'auscultation médiate, et conduira à la synthèse anatomo-clinique. Cependant, si dès la première moitié du XVIII^e siècle, le hollandais BOERHAAVE (1668-1738) distinguait déjà les maladies des organes des maladies des humeurs, il semble que Benjamin RUSH ait introduit la notion d'une maladie évolutive avec une idée précise, bien que très générale, de la pathologie sous-jacente : la stimulation nerveuse excessive. Champion de la lutte contre l'intempérance, pris en considération ultérieurement surtout parce qu'il était médecin, très attaché à sa réputation, il n'échappa cependant pas à la contestation de son époque. Au total, il n'exerça probablement pas de son vivant une grande influence sur les pratiques médicales de son temps, mais constitua une des principales références des mouvements de tempérance américains à partir de 1826.

Avec quelques années de décalage, Thomas TROTTER (1761-1832), en Angleterre, parlera d'une habitude pathologique de boire, identifiée à une maladie. Dans un essai de 1804, il affirme que « l'ivrognerie est une maladie, produite par une cause éloignée et donnant naissance à des actions et des transformations dans le corps vivant qui mettent le désordre dans les fonctions de

². KANT Emmanuel, *La métaphysique des mœurs*, La Pléiade, Tome II, pp. 712-715.

³. PIVERT DE SÉNANCOUR Antoine, *Rêverie sur la nature primitive de l'homme*, cité par Jean-Jacques YVOREL, *Drogues et drogués en France de 1800 à 19200*, Thèse Paris VII, 1990, Volume II, p.1.

⁴. VALLEUR Marc, *À propos du concept de maladie appliqué aux toxicomanies*, in OGIEN Albert, MIGNON Patrick, *La demande sociale de drogues*, édité par la D.G.L.D.T. et La Documentation Française, 1994, p.75-85.

⁵. GRMEK Mirko D., *Le concept de maladie*, in *Histoire de la Pensée Médicale en Occident*, Tome II, p.158.

la santé⁶ ». Il fut l'un des premiers à considérer l'intempérance comme une des causes de la folie. Il serait prudent d'ajouter à ce propos que la notion de maladie mentale est une catégorie qui s'est historiquement construite avec difficulté, embarrassée par l'antique conception dualiste relative aux rapports du corps et de l'âme.

Dans l'atmosphère libertine de cette fin du XVIII^e siècle, la figure la plus représentative de conduite d'excès et de la dépossession de soi par l'usage d'une substance est l'ivresse, en tant que survenance de cet excès comme en tant qu'état délibérément recherché. Pour des raisons contextuelles, il s'agit donc dans la très grande majorité des cas, d'un excès de consommations de vin ou de liqueurs fortes, parfaitement inscrit dans la tradition culturelle et objet de représentations fortement répandues. L'accès à cette forme d'exaltation se trouve réduit à l'usage de l'alcool, figure de l'intempérance balançant entre l'indulgence amusée et la réprobation. Les savoirs de l'époque s'attachent à des constatations empiriques venues du passé. L'eau-de-vie, le cordial, devient parfois objet de méfiance alors même que l'idée de l'alcool comme thérapeutique ou nutriment reste plutôt la règle. Quant aux usages étranges de substances exotiques, lorsqu'ils sont relatés, ils sont du domaine de l'anecdotique. Cependant, comme nous venons de le voir et de façon éclatée et très partielle, quelques auteurs portent un regard plus incisif sur ces comportements excessifs, qui préfigure des modes de jugement ultérieurs.

Cette période s'est accompagnée de la prolifération de diverses descriptions d'états de conscience par les philosophes des Lumières. L'idée grandissante de la nécessité de prendre en compte une intériorité individuelle, une sphère psychique propice à la recherche d'un bonheur matérialiste se cristallisa grâce à l'assomption du citoyen tout droit issu de la Révolution française, nanti de devoirs, certes, mais aussi de droits. La recherche de celui à ne pas souffrir physiquement, légitimée par un renouveau des *anodins*, substances opiacées traditionnellement panacées des maux du corps, s'est assortie au cours du XIX^e siècle de la survenue de la revendication d'un droit à ne pas souffrir moralement. L'idée d'un espace intérieur ouvert à la jouissance, privilégiant la valorisation des aspirations individuelles, en contrepoint d'une interrogation renouvelée de la place de Dieu dans un monde où la science remporte des succès que rien ne semble pouvoir arrêter, se solidariserait tout au long du siècle avec celle de pouvoir agir sur soi-même et d'accéder au plaisir en tant que tel. Renouant avec l'épistémologie empiriste et sensualiste de DÉMOCRITE, ÉPICURE et LUCRÈCE, on peut désormais se rendre tels des dieux, béats, car qui jouit ne pense pas à mal. Rappelons au passage que le terme *jouir* a signifié jusqu'à la fin du XVII^e siècle : « accueillir chaleureusement quelqu'un ».

De la morphine extraite en 1806, la même année où l'ingénieur anglais EVANS inventa les rails de chemin de fer, à l'héroïne préparée en 1874, la même année où se tint la première exposition impressionniste — l'analogie est saisissante — nombreuses furent les substances actives sur le système nerveux central promues avec enthousiasme par le corps médical qui, dans l'ère pré-pastorienne, vécut leur influence sur les pratiques comme un véritable prodige professionnel. C'est ainsi que, par exemple, la cocaïne fut l'objet d'un étourdissant succès, après les premières opérations de la cataracte rendues possibles grâce à ses étonnantes propriétés d'anesthésie locale. Durant des mois, les gazettes titrèrent : « La cocaïne rend la vue aux aveugles », prenant la succession dans l'efficacité promotionnelle de celle de l'américain Samuel COLT, célèbre inventeur du revolver qui porte son nom, dont le slogan publicitaire inégalable fut le suivant : « Dieu a fait les hommes différents ; Colt les a rendus égaux. »

Le droit de ne pas souffrir, de plus en plus accessible à travers l'usage médicalisé de l'éther, du chloroforme et de la morphine pourra s'affirmer et fera le lit de la découverte d'un plaisir solitaire particulièrement culpabilisé durant ce siècle. Le souci de remédier aux souffrances morales grandira avec le romantisme, fleurissant sur le terreau du grand débat sur l'anesthésie du milieu du siècle et au gré de l'apparition de nouvelles molécules psychotropes, battant en brèche par leurs vertigineux succès la bonne vieille morale de la douleur rédemptrice. Cette sacralisation de la douleur se révèle exemplaire par la parution du petit livre du trappiste Ferdinand de GERAMB : *Aspirations aux sacrées plaies de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, exaltant la douleur qui rachète les fautes, qui connaîtra entre 1826 et 1840 sept rééditions. Pour leur part, les chirurgiens avaient bâti

⁶ Cité par SOURNIA Jean-Charles, in *Histoire de l'Alcoolisme*, FLAMMARION, 1986, p.41.

leur réputation sur l'adresse et la rapidité caractérisant leurs interventions, mais également sur leur indifférence souveraine aux cris du patient. La menace du recours à une anesthésie générale aurait ruiné leur auréole héroïque en réduisant à néant cette dramaturgie professionnelle. C'est ainsi que le grand professeur MAGENDIE, à la suite d'un rapport du chirurgien VELPEAU, récemment converti à l'anesthésie par l'éthérisation, déclara lors d'une séance de l'Académie des Sciences le 1^{er} février 1847 : « Qu'un malade souffre plus ou moins, est-ce là une question qui offre de l'intérêt pour l'Académie des Sciences⁷ ? »

La reine VICTORIA, qui n'a pas laissé le souvenir d'un caractère d'une grande aménité, mais qui s'accommodait de soulager la douleur de ses règles au moyen du haschisch, accouchera de son huitième enfant au bénéfice du chloroforme, dont l'administration prendra désormais le nom d'anesthésie à la reine⁸. L'enthousiasme des médecins anglais pour ce produit ne le disputera pas à l'éther qui, après avoir fait la fortune des dentistes, sera rapidement intégré à la pharmacopée et dont les vertus seront célébrées diversement par les disciples d'HIPPOCRATE comme par les littérateurs, qui feront de leur côté la promotion de l'onirisme. On verra, par exemple, le D^r Honoré-Albert PRÉVOST prôner en 1851 la valeur thérapeutique de l'éther, administré avec un franc succès à un buveur invétéré, en ces termes : « Quoi de plus désolant, en effet, que l'impuissance de la thérapeutique dans ces affections violentes qui jettent le trouble dans une maison entière ; à quel rang élevé, au contraire ne doit-on pas placer une médication qui peut tout d'un coup, et par une sorte d'enchantement, rendre le repos et la santé à un malade, le calme à toute une famille, en même temps qu'elle jette un grand lustre sur la dignité professionnelle⁹. »

Cet enthousiasme est partagé par un certain Auguste-Marseille BARTHÉLÉMY, poète de son état, auteur d'un *Zodiaque poétique* en 1846, et qui voit dans l'éther l'extinction de toutes les douleurs, de celles de l'amputé aux tourments de l'accouchement, en passant, là aussi, par les fureurs de l'éthylisme aigu. Je ne résisterai pas au plaisir de vous citer un court extrait du cinquième chant, dithyrambique, s'adressant successivement à l'amputé incrédule, l'ivrogne apaisé, la parturiente émerveillée :

« L'autre, pareil aux morts couchés au cimetière,
N'est qu'un bloc insensible, une inerte matière,
Et quand il se réveille, il n'a pas le soupçon
Que du membre qu'il cherche il lui reste un tronçon.
Ici par des fureurs se déclare l'ivresse ;
L'âme s'agite, ainsi que l'antique prêtresse
À l'approche du dieu qui venait la saisir.
Là, c'est le doux repos, l'extase, le plaisir.
Le spasme de l'amour l'éther hallucine ;
La jeune femme en proie aux tourments de Lucine
Ô d'un double mystère ineffable pouvoir :
Au moment d'accoucher, elle croit concevoir¹⁰. »

La fascination des médecins pour l'efficacité des diverses substances qui vont apparaître au cours du siècle sur la disparition des symptômes reléguera dans le passé l'image désastreuse du praticien tenant dans la chambre du malade des discours en latin sur l'affection qui l'occupe, dans l'attente que la nature produise une heureuse évolution, ou que les remèdes aient achevés le patient. L'opium, sans lequel aucune médecine ne serait envisageable, selon les dires de Silvius DELBOE, surnommé D^r Opiatus¹¹ en raison de l'intensité de ses convictions, l'opium est l'objet d'un intérêt renouvelé. Dès le début du XIX^e siècle, les différents modes possibles de l'usage d'opium sont repérés avec précision. Dans une thèse de 1814 rédigée par PAUCHET, nous trouvons : « Il semble qu'un génie bienfaisant ait dit l'homme tu vis, et le cours de ton existence est presque constamment marqué par des maux qui te la rendent à charge ; souvent la

⁷ Compte-rendu de la séance du 1^{er} février 1847, *Gaz. méd.*, Paris, 1847, p. 111.

⁸ La reine Victoria imposera son administration aux parturientes par les médecins britanniques. En revanche, les médecins français ne s'autoriseront à y avoir recours qu'après dix-huit heures de travail non-productif.

⁹ PRÉVOST Honoré-Albert, *Valeur thérapeutique de l'éthérisation*, Thèse, Paris, 1851, p. 16.

¹⁰ BARTHÉLÉMY Auguste-Marseille, *Zodiaque*, Satyre, Paris, 1846-1847, 2 vol.

¹¹ LACAVE Nic., *Essai sur l'usage de l'opium*, Thèse, Paris, AN XI, p. 9.

dissolution de ton être est annoncée par les douleurs les plus atroces. Reçois l'opium, il te soulagera dans le premier cas ; dans le second, il t'endormira au bord du précipice où tu dois nécessairement tomber. N'est-ce point, au contraire, un génie malfaisant qui a dit à quelques-uns de ces scélérats qui se jouent de la vie de leurs semblables, et à ces êtres faibles qui n'ont que la mort pour refuge assuré contre leurs maux : voilà l'opium ; il est propre à servir vos desseins funestes¹² ». Dans cette citation sont successivement évoqués les indications thérapeutiques, l'aide aux mourants, le crime et le suicide. On pourrait y ajouter le charlatanisme dont VAN-SWIETEN, cité par CHOPIN en 1820, dit « qu'il blâma l'abus exclusif de l'opium, démasquant le charlatanisme de quelques médecins, qui critiquant publiquement les anodins, donnaient à leurs malades des recettes qu'ils faisaient passer pour merveilleuses, et avec lesquelles ils obtenaient de grands succès, qu'ils étaient loin de confesser devoir à l'opium, tandis que ces arcanes tiraient tous leurs effets de ce *médicament* ».

Nombreuses seront les intoxications chroniques induites par la prescription de son administration, et l'apaisement des douleurs psychiques sera le choix de multiples malades, au-delà du soulagement physique, qui tenteront assez significativement de dissimuler leur recours intempestif, qualifié sans ambages de caprice par les disciples d'HIPPOCRATE. Pour ce qui est de ces usages prolongés, les descriptions sont évocatrices. Le même CHOPIN rapporte : « Nous ajouterons encore que ceux qui font un usage immodéré de cette substance, deviennent à la longue paresseux, éprouvent de la répugnance pour toute espèce de mouvement et d'exercice ; leur esprit s'affaiblit, la digestion se déränge, devient difficile ; ils sont pusillanimes et leur faiblesse est encore augmentée par des pollutions nocturnes ; s'ils veulent quitter brusquement l'opium, ils sont bientôt affligés de maladies plus ou moins graves, selon leur constitution et leur habitude pour ce narcotique ; ils tombent dans une tristesse extrême, une morosité insupportable, la mélancolie, et ne tardent pas à mourir, s'ils ne retournent à leur excitant favori, ou s'ils ne le remplacent par le vin ». Dès 1804, le célèbre Thomas de QUINCEY, très friand du *laudanum*, teinture d'opium d'un autre anglais, Thomas SYDENHAM, en fera l'éloge : « Oh, gracieux, subtil et puissant opium, toi qui verses le baume sur la plaie, la consolation sur les peines qui ne finissent jamais, toi qui élèves dans les ténèbres ton architecture fantastique, devant laquelle pâlisent les PLIDIAS et les PRAXITÈLE. »

Et Charles BAUDELAIRE, dans ses *Fleurs du Mal*, renchérit avec talent :

« L'opium agrandit ce qui n'a pas de bornes,
Allonge l'illimité,
Approfondit le temps, creuse la volupté,
Et de plaisirs noirs et mornes,
Remplit l'âme au-delà de ses capacités. »

Au chapitre des effets collatéraux de la thérapeutique, les médecins ne sont toutefois pas en reste sur l'intérêt moral et psychique de l'usage de l'opium. « (L'opium) fait apparaître des fantômes qu'on prend pour des réalités¹³ », « sur un arrière-fond de sensations délicieuses, il est enivrant par son empire sur le cerveau, il électrise l'imagination et développe avec une énergie surnaturelle les idées qu'elle a conçues, il donne plus d'étendue à l'intelligence et plus de vivacité à la pensée. À un second degré, il plonge dans cette extase, dans cet état que les musulmans regardent comme le *summum* de la béatitude¹⁴ ».

Cependant, les succès remportés par les anesthésiques déconcerteront parfois des praticiens habitués à une soumission admirative et craintive de leurs patients. C'est ainsi que l'on a pu lire en 1839 dans une thèse de médecine, pour ce qui concerne les préparations opiacées « qu'il est des sujets prédisposés au narcotisme et que, pour se tenir en sûreté, il faudra surveiller tous les malades auxquels on administrera ces médicaments d'autant plus que les doses seront fortes et que la qualité sera meilleure¹⁵ ». Cette citation lapidaire extraite de la production d'un obscur étudiant a le mérite d'illustrer de façon concise une certaine manière de voir les choses. On a pu lire également dans une autre thèse en 1847, cette fois pour l'éther : « L'innocuité de l'ivresse

¹² PAUCHET J.-A., *Essai sur l'opium considéré sous le rapport thérapeutique*, Thèse Paris, 1814, p.31.

¹³ CHOPIN P., *Recherches historiques et médicales sur l'opium*, Thèse, Paris, 1820, p 46.

¹⁴ GAULAY U., *Considérations générales sur les effets de l'opium*, Thèse, Paris, 1808, pp 11-12.

¹⁵ FOUASSIER A., *Circonstances dans lesquelles il faut avoir recours aux narcotiques*, Thèse, Paris, 1839, pp. 5-6.

éthérée franchit le seuil des établissements scientifiques, mais comme cette innocuité a des limites, on voit survenir des accidents qui avertissent l'humanité d'accepter la nouvelle découverte comme un bienfait et non comme une source d'abus. Des personnes ayant respiré les vapeurs éthérées pour des extractions de dents, ou pour satisfaire une curiosité plus ou moins scientifique, sont prises de délire furieux et l'autorité juge prudent de défendre l'usage des inhalations éthérées en dehors de la surveillance d'un médecin et aux dentistes eux-mêmes¹⁶ ». Quelques années plus tard, en 1855 et dans la Gazette Médicale de Paris, sous la plume du D^r TH. CLEMENS, de Francfort, on apprenait que « l'auteur regarde comme une mauvaise idiosyncrasie les efforts que fait le malade pour repousser le chloroforme dès les premières inhalations. Une disposition contraire, mais que l'auteur regarde aussi comme mauvaise, est celle qui porte les malades à inspirer fortement les vapeurs du chloroforme en rapprochant de plus en plus le mouchoir de leur bouche. Ces sortes de malades doivent être surveillés attentivement aussi l'auteur recommande-t-il de ne jamais laisser au malade lui-même le soin de tenir l'appareil¹⁷ ».

À travers ces trois citations illustratives, on voit apparaître un doute certain sur les vertus de différents produits : bienfaits d'un côté et abus de l'autre, curiosité « scientifique » et attirance suspecte. La notion de prédisposition est même déjà précocement formulée. Notons au passage la netteté avec laquelle s'exprime l'idée d'une maîtrise en retour. Faut-il y voir les origines lointaines des réglementations et des lois interdictrices ? Comme le souligne l'historien Jean-Jacques YVOREL, « le rapport présent/passé perd toute valeur heuristique quand la sollicitation du présent prend la forme d'une conviction première à démontrer de toute force¹⁸ ».

Les abus de plus en plus fréquents de toutes ces substances, dont les conséquences seront le plus souvent l'installation d'une ivresse atypique ou d'un état de stupéfaction, présenteront également les caractéristiques de la durée et de la persévérance. Pour l'opium particulièrement, dont la consommation zélée est la plus manifeste, les abus dont il est parfois l'objet, quand ils se répètent, vont entrer dans le cadre de l'habitude, qui désigne dans la clinique de l'époque, l'épuisement au cours du temps de l'efficacité du médicament, et que nous appelons de nos jours tolérance. Habitude qui, quand elle n'est pas un obstacle à la thérapeutique, que les médecins de ce temps surmonteront en bonne pratique clinique par l'augmentation des doses et de leur fréquence d'administration, peut être expliquée par la passion. C'est ainsi que l'intoxication qui se perpétue, si elle n'est pas iatrogène, revient de droit à « l'abus pernicieux provoqué par un goût effréné » et débouchant, cette fois, sur une funeste habitude. Ce que nous appelons de nos jours un psychotrope va devenir l'objet d'un penchant vers une drogue pernicieuse en exerçant une influence séduisante, procurant une jouissance irrésistible et dominatrice, son usage devenant funeste habitude ainsi que vice dégradant et blâmable¹⁹. La condamnation d'une telle habitude vicieuse constitue dès lors un jugement moral offrant un support de choix aux présumés du temps. La toute-puissante influence de l'habitude « entraîne ses victimes volontaires vers une impossibilité de se séparer du rêve inutile ». Voilà établie une définition péremptoire de la dépendance et ces termes de l'époque sont l'illustration de ce qu'il faut bien appeler une stigmatisation.

La relation fut établie avec perspicacité entre la substance et les plaisirs des sens. Le désir tendu vers un nouveau vécu intérieur obtenu par l'usage de produits magiques se vit légitimé par le sentiment diffus d'une difficulté d'être dans ce passé récent. Renforcées par l'effet d'après-coup entraîné par l'expérience même de ce type d'action sur soi-même, ces pratiques ont déconcerté autant les adeptes que les profanes. Le rapport passionné se justifiait par l'excès manifeste de la consommation. L'action sur soi-même excluait le rapport interpersonnel culturellement déchiffrable. La satisfaction ineffable alléguée par son bénéficiaire empêchait la représentation de cette dernière pour le commun. Tout cela caractérisait un plaisir solitaire analogue à celui largement décrit et décrié par le célèbre D^r Samuel TISSOT, auteur du fameux essai sur l'onanisme paru en 1758. Si ces nouvelles pratiques ne présentaient pas à l'évidence les mêmes fâcheuses conséquences que la masturbation sur la croissance et l'audition, elles s'apparentaient fortement à

¹⁶ LACH François-Joseph, *De l'éther*, Thèse, Paris, 1847, p. 17.

¹⁷ CLEMENS Théodore, *Sur l'emploi des anesthésiques*, Gazette Médicale de Paris, 1855, p. 713

¹⁸ YVOREL Jean-Jacques, *Clio et Morphée. La place de l'histoire dans une formation réflexive en matière de toxicomanie*, CREDHESS, Université de Paris.

¹⁹ RÉVEIL Pierre-Oscar, *Recherches sur l'opium des ophiophages et des fumeurs d'opium*, Thèse, Paris, 1856, p 96.

la recherche de ces plaisirs troubles, suscitée par les tentations incessantes d'Aphrodite. Le syllogisme sexualité immorale/drogue aphrodisiaque/drogue immorale appliqua implacablement sa logique, effectuant de la sorte un compromis ingénieux entre l'apparence et la désirabilité.

Issus du vocabulaire courant, les mots qui servent à décrire ces états font référence aussi bien à des manifestations spectaculaires sur le plan du comportement qu'à la désignation d'un lien fortement affectivé voire sentimental à l'agent incriminé, tout en distillant une réprobation morale appuyée. Les Anglo-saxons parlent surtout d'intempérance, d'habitude, de désir, d'amour pour les boissons fortes et destructrices, d'usage, d'ivrogne et d'ivrognerie, de vice et de lien puissant à travers une locution soulignant l'assuétude : *to be addicted to*. On retrouve là l'importance de l'impact de la *gin epidemic* qui a sévi à Londres au début du XVIII^e siècle et qui fut la cause d'une importante morbidité et mortalité. Le spectre de l'épidémie considérée comme un souci médical majeur et une terreur sociale, métaphore privilégiée, n'a pas fini de projeter son ombre sur les conceptions à venir.

Parallèlement aux préoccupations concernant l'alcool, l'apparition progressive de nouvelles substances au cours du XIX^e siècle et la prise de conscience des aléas de leur emploi vont susciter des inquiétudes semblables qui mèneront à une problématisation et à l'élaboration de la conceptualisation correspondante. De nombreux changements vont intervenir, qui constitueront les conditions de possibilité de l'émergence de nouveaux modes de représentation de l'usage de ces substances et des mots pour le dire. Parmi ceux-ci, on peut compter la succession à un rythme accéléré des innovations techniques. Les progrès de la chimie vont permettre une extraction des substances actives à partir des plantes, puis des hémisynthèses ; la dynamique industrielle et marchande mettra progressivement ces produits à disposition sans véritable restriction d'accès : le désir de vendre sera même appuyé en fin de siècle par des présentations attractives. L'information à un ensemble croissant de la population sera elle-même favorisée par le développement des journaux et périodiques ; celui des transports facilitera les rencontres et les échanges en même temps que l'égalité en droit transformera le rapport à l'objet marchand, au sein d'une société qui valorisera de plus en plus la possession des biens.

Mais aussi, des changements subtils dans les mentalités vont s'exercer dans des domaines aussi variés que la conception de soi, le rapport à la douleur et au plaisir. De plus, la frontière s'amenuise entre le droit au soulagement de la douleur physique, voire de la douleur morale, et celui de l'accès au plaisir en tant que tel. L'expression d'une sphère psychique privilégiant la valorisation des aspirations individuelles débouchera sur l'avènement d'un espace intérieur caractérisé, sur lequel on sera désormais susceptible de pouvoir agir. Ce mouvement diffusera au gré d'un intérêt grandissant pour le romantisme et d'un certain goût pour l'onirisme. Ce dernier, sollicité au fil des descriptions littéraires par les effets d'une diversité de substances aux actions elles-mêmes diversifiées, constituera en fin de siècle le creuset d'un foisonnement de représentations susceptibles de renforcer l'intérêt pour ce type d'expériences. Bien que les premières descriptions des usages et de leurs conséquences aient plutôt été le fait d'écrivains et de poètes (Samuel COLERIDGE, Thomas de QUINCEY, Charles BAUDELAIRE, Théophile GAUTIER...), ce sont les médecins, héritiers du regard anatomo-clinique, qui ont été, eux, les artisans de la conceptualisation.

Dans un premier temps, ce sont les effets aigus de l'usage de l'opium qui vont retenir leur attention, sur les modalités de l'empoisonnement, et ils seront amenés à décrire le narcotisme, en tant qu'intoxication aiguë, et dont les médecins les plus avertis décrivent parfaitement les signes. Mais en aucun cas, à cette époque, il ne sera question de donner à l'opium le statut de drogue au sens moderne. D'ailleurs, dans son *Traité des excitants modernes* (1838), Honoré de BALZAC consacre un chapitre à l'eau-de-vie, au thé et au café, au tabac, et considère de même le sucre, tandis qu'il ne fait qu'une allusion brève à l'opium. On retrouve par ailleurs, au hasard des textes, la qualification de denrée accordée à l'opium. Les médecins se sentiront partagés devant les manifestations préoccupantes d'un usage parfois déconcertant d'une substance faisant partie intégrante de leurs habitudes thérapeutiques. Ils situeront volontiers ces pratiques dans des pays exotiques ou à l'étranger, notamment en Angleterre. Le caractère extraordinaire de ces usages lointains relève alors plus du récit de voyage que de l'observation clinique.

Durant la première partie du XIX^e siècle, si l'opium était mis en cause, c'était dans des contextes hétérogènes où sa fonction n'était en aucun cas reliée à une catégorie clinique ou sociale. Son implication événementielle, quand elle était sujet d'étonnement, ne lui donnait pas rang de déterminant spécifique dans une causalité. Ainsi, il pouvait être incriminé, mais sans posséder le statut d'agent particulier dans des affaires d'empoisonnement, lors d'accidents thérapeutiques, dans un questionnement sur la longévité ou encore, comme exemple parmi d'autres, dans la dénonciation courante de l'adultération des produits commercialisés. En tout cas, aucun concept spécifique n'était disponible pour rendre compte d'un usage réfléchi. C'est pourtant durant cette période que vont poindre les prémises d'un effort de catégorisation. Dans le contexte de l'époque, et au travers des nouvelles modalités de décodage clinique des médecins, un nouveau mode de consommation est peu à peu repéré et va faire l'objet d'une tentative d'attribution de sens.

Les mots pour le dire vont être issus des obstacles thérapeutiques rencontrés, des repérages sporadiques d'usages singuliers et s'appuieront sur le vocabulaire courant à disposition. Ainsi va être identifiée l'habitude, comme résistance à l'action prolongée de l'opium, qui suscitera une augmentation des doses prescrites, ce que ne manqueront pas de faire également de leur côté les utilisateurs, attirant par là même l'attention des médecins. La notion d'habitude recouvre une catégorie clinique de l'époque, mais est également employée dans la généralité à propos de bonnes ou mauvaises habitudes, du danger de s'y soustraire trop brutalement, par exemple à celle de l'hygiène, ou de l'usage de boissons alcoolisées ou même de café. L'usage singulier, résultante fâcheuse d'une lutte farouche contre l'habitude, sera progressivement décodé en tant qu'abus, caractérisant de façon globale les effets indésirables dont il sera difficile de rendre compte dans des termes précis. C'est ainsi que le narcotisme de début de siècle, qui désignait un mode d'action devient en milieu de siècle, sous la plume du D^r RÉVEIL, un état recherché pour lui-même²⁰, qui s'offrira en pâture à des connotations moralisantes. D'aléa thérapeutique, l'habitude finira par qualifier une attitude volontaire, une habitude destructrice, une funeste habitude, voire un vice dégradant, lui-même relié à une passion funeste, par les médecins eux-mêmes. Parce qu'échappant à la thérapeutique et donc dénoncé par les prescripteurs, parce que tentative solipsiste inquiétante en raison de son caractère ineffable et donc stigmatisée en tant que telle avec des accents moraux, ce type d'usage et ses manifestations vont être associés à ceux qui s'y adonnent au moyen de la relation de causalité bien connue : l'usage mène à l'abus, via l'usage immodéré et la toute-puissante influence de l'habitude.

Il est à noter que la passion, qualifiant fréquemment l'usage abusif, est une catégorie générale appliquée ici à l'usage du toxique. Sans remonter à l'Antiquité et aux rapports qu'établissait la médecine entre amour et maladie, les premiers aliénistes du XIX^e siècle (PINEL et ESQUIROL) s'appuient sur la passion comme mode explicatif de certaines maladies, voire comme moyen curatif de celles-ci. Dans cette filiation, la monomanie d'ESQUIROL va même, pour certains auteurs constituer un repère catégoriel : le professeur italien FOSSALI est cité dans le *Bulletin Général de la Thérapeutique* comme ayant attiré l'attention lors d'un congrès à Milan sur « la tendance morbide vers les liqueurs enivrantes plus fortes que la volonté du malade », tendance qu'il différencie du *delirium tremens* et qu'il classe, comme ESQUIROL, dans les monomanies. À l'inverse, il pourra être affirmé, certes pour une intoxication qui n'aura pas d'avenir, mais bien en la différenciant des autres, « la toxicophagie (intoxication à l'arsenic) ne dégénère jamais en passion, elle devient plutôt un besoin pour ceux qui s'y adonnent. ». Il existait autrefois en Europe, en particulier en Autriche dans la province de Styrie au XIX^e siècle, des mangeurs d'arsenic. Leur but était d'acquérir plus de force physique, une respiration facile lors des courses en montagne, un teint florissant, de meilleures performances sexuelles et une plus grande résistance aux maladies infectieuses. Ils débutaient avec des doses faibles et arrivaient progressivement à tolérer des doses élevées. On peut noter au passage la différenciation nette établie entre passion et besoin. La passion apparaît donc plutôt comme une « habitude contractée sans connaissance de cause, tyrannique malgré la raison » et chez des sujets que l'on commence à soupçonner de prédisposition.

²⁰. RÉVEIL Pierre-Oscar, *Recherches sur l'opium des opiophages et des fumeurs d'opium*, Thèse Paris, 1856, p.96.

Or, aux côtés de quelques pôles conceptuels déjà évoqués, le vocabulaire utilisé relève de l'approximation et révèle les balbutiements d'une pensée qui se cherche. Du début du siècle jusqu'aux abords des années 1880, certains auteurs en font même l'aveu. Témoin, en 1814, le D^r PAUCHET qui déclare à propos des effets de l'opium : « Cette espèce d'anéantissement de la faculté de penser, cette sorte de sommeil de l'âme n'a aucun rapport avec l'ivresse occasionnée par le vin ou les liqueurs fortes et notre langue n'a pas de termes pour l'exprimer²¹ ». Quelques années plus tard, le D^r CHOPIN, toujours au sujet des effets de l'opium abondera dans ce sens : « Un grand nombre d'expériences faites par M. ORFILA et les effets bien observés de l'opium ont porté ce savant professeur à le regarder non comme un narcotique ni comme un stimulant mais comme produisant un mode d'action qui ne saurait être désigné par aucune dénomination en usage dans la matière médicale²² ». L'écho de ces remarques retentira bien plus tard, en 1881, dans le propos du D^r FONSSAGRIVES, auteur d'un long chapitre du *Dictionnaire Encyclopédique des Sciences Médicales*, consacré à l'opium : « Tant que l'Académie de médecine n'aura pas fait son dictionnaire..., il faudra bien ne pas contester aux écrivains le droit de proposer des mots nouveaux là où ils n'en trouvent pas qui répondent nettement à leur pensée²³ ». Et pourtant, entre temps, les tentatives d'élaboration conceptuelle n'auront pas manqué.

À partir de 1860, l'usage abusif de la morphine désormais injectable se répandra rapidement. Une utilisation énorme en sera faite tant pour ses propriétés antalgiques que pour lutter contre la fatigue et la dépression. Et à compter de 1880, la mode est à son apogée. En dehors du milieu médical et paramédical qui constituera longtemps une des sphères les plus touchées, c'est dans les mondes bourgeois et littéraires que les adeptes de la « fée grise » vont se multiplier. La *morphinée*, femme de la bourgeoisie s'adonnant à la morphine pour tromper l'ennui contingent de son oisiveté, n'hésitera pas à dissimuler dans sa jarrettière la seringue de Pravaz prête à l'emploi, pour tenir la distance au cours des soirées mondaines interminables auxquelles elle ne peut raisonnablement se dérober. Il y a également la demi-mondaine, que la morphine aide à supporter ses relations d'obligation. Quant à l'intoxiquée dégradée, amaigrie, ayant perdu toute pudeur, elle se laissera aller à soulever ses jupons en public pour effectuer l'injection qui lui permettra de tenir encore un peu.

À la différence de la période précédente (avec l'opium), le côté décadent s'affirme de plus en plus dans certains milieux. On est « fin de siècle », on cultive un aspect malsain, une dégénérescence, associant l'usage de la morphine à l'exhibition quelque peu perverse de mœurs sexuelles dissolues et parfois à un goût pour l'occultisme. La névrose fait bien, on l'affine. Dandies et nihilistes passifs trouvent un refuge dans la morphine tout en affichant leur mépris et leur désespoir devant une société affairiste. La morphine n'est pas utilisée en rapport avec une création ou pour accéder à d'autres dimensions ; elle permet seulement de se réfugier dans un ailleurs, fin en soi, prélude éventuel d'un ailleurs définitif : la mort. Cette ambiance est fort bien évoquée par Paul BOURGET qui parle de la morphine comme « exutoire à la lassitude, à l'impuissance et au désespoir ».

Les médecins de l'époque furent dépassés par le triomphe de leur thérapeutique, et se préoccupèrent des excès de consommation qu'ils constataient avec inquiétude, oublieux de leur propre prosélytisme déployé au nom de leur estimable pratique. Eu égard à leur science ancestralement dévouée au salut des hommes et grâce aux vertus inattaquables attachées à de telles dispositions, ils craignirent à juste titre de se voir confisquer en partie les succès qui, enfin, pouvaient justifier avec une évidence bien venue la spécificité de leur art. Ragaillardis par une efficacité sans précédent sur de nombreux symptômes, ils s'offrirent à une activité professionnelle débordante, lucrative bien au-delà des espérances les plus déraisonnables. Auréolés de gratitude, ils devinrent opulents notables, puis, par là, bons représentants de la nation, qui ne purent se dérober ensuite à la mise en œuvre de ce que nous appellerions aujourd'hui des politiques de santé publique, dont nous ne pouvons de nos jours nous dispenser d'apprécier diversement l'intense actualité.

²¹. PAUCHET J.-A., *Essai sur l'opium considéré sous le rapport thérapeutique*, Thèse Paris, 1814, p.10.

²². CHOPIN P., *Recherches historiques et médicales sur l'opium*, Thèse Paris, 1820, p.10.

²³. FONSSAGRIVES, *Dictionnaire Encyclopédique des Sciences Médicales*, P. ASSELIN, G. MASSON, Paris, 1881, 2ème série, Tome XVI, p.247.

Le médecin, de personnage condescendant, devint donc le champion de tous les espoirs des malades, dans ces moments où la fièvre et les humeurs noires se portent bien, charge qui pèse encore à l'heure actuelle sur ses irremplaçables épaules. C'est aussi que les praticiens se préoccupèrent de juguler les inclinations de leur clientèle potentielle à user et abuser avec désinvolture de produits de bien-être, ce terme qui désignait sympathiquement jadis la santé. La médecine s'est accordé progressivement depuis cette époque la faculté de s'approprier à peu près tout, en étendant par ses succès grandissants la clinique médicale à la morale sociale. Le savoir médical justifie un pouvoir, ce pouvoir met en action le savoir et tout un dispositif de lois, de droits, de règlements, de pratiques et institutionnalise le tout comme étant la vérité même.

C'est à partir des années 1870 que l'effort de conceptualisation va être le plus marqué. Il sera entre autres le corrélat de l'apparition d'une nouvelle pratique liée à l'usage de la seringue hypodermique, qui a eu tendance à se répandre à partir du milieu du siècle. Le patient était drogué ; désormais, il se drogue. L'effraction corporelle en dehors du regard du médecin ne peut que susciter la suspicion en tant qu'acte singulier rattaché à un plaisir solitaire. Les tentatives de qualification d'une telle inclination à se procurer une jouissance qui apparaît comme irrésistible et dominatrice avaient connu des débuts hésitants. En 1819, un allemand, BRUHLCRAMER et un français, RAYNER, avaient écrit respectivement sur la dipsomanie et l'œnomanie (*trunksucht*), mais ce type de montage conceptuel n'avait pas connu de diffusion et on ne retrouvera de formes analogues dans la littérature médicale qu'une trentaine d'années plus tard, le suffixe « isme » ayant eu, lui, plus de succès que le suffixe « manie ». Il apparaîtra sous la forme par exemple de haschischisme et d'éthérisme, qualifiant les effets aigus de l'intoxication. C'est dans ce même temps que MAGNUS HUSS forgera, en 1849, le concept d'alcoolisme chronique, dont le mérite est d'ordonner des descriptions disparates d'effets divers de l'alcool sur l'organisme et le comportement en un ensemble unifié par l'éclairage d'une pathogénie.

Cet effet de synthèse va remporter un succès certain dans le monde médical et va permettre de préciser la clinique de l'intoxication alcoolique. Cependant, si ce concept permet à la clinique médicale de s'affiner, il corrobore subrepticement l'idée d'un phénomène sociologique et se teinte de réprobation morale. Parallèlement et sous un angle strictement médical, en référence à l'ouvrage de MAGNUS HUSS sur l'alcoolisme chronique, le D^r RENAUDIN, en 1853, dans son commentaire, souligne l'essentialité de cette affection, puisque pour un même toxique l'action est identique à elle-même comme pour d'autres intoxications chroniques. Désormais, quelque chose cristallise dans la pensée médicale : ces intoxications méritent donc « une place à part comme véritable entité pathologique²⁴ ». On peut penser qu'il va constituer le paradigme d'autres tableaux cliniques d'intoxication volontaire. Ainsi, à partir d'un même schème de pensée, vont se différencier des descriptions cliniques d'intoxications accidentelles qui resteront purement médicales (saturnisme, hydrargirisme, iodisme, etc.) d'autres intoxications (éthérisme, morphinisme, haschischisme...), celles-ci volontaires.

Cette manière globale de dénomination va faire florès pendant une vingtaine d'années, puisque c'est durant cette période que vont être forgés dans ce moule conceptuel remarquablement homogène, du moins au sens où il reflète les modes d'appréhension du temps, des concepts tels que le clitoridisme, la pyromanie ou la kleptomanie. En fin de siècle, le Grand Larousse ira jusqu'à fournir la définition du tempéramentisme, figure de l'excès de modération, dont il ne sera pas fait abus. Ces productions conceptuelles désignent avec un bel ensemble un systématisme comportemental, un rapport réprouvé à la morale et une irresponsabilité à connotation psychiatrique. Notons au passage la subtile différenciation que vont établir les médecins entre morphinisme passif et morphinisme actif, selon que l'intoxication sera la conséquence de leur prescription ou une initiative de l'utilisateur. De plus, l'ambiguïté du suffixe « isme » va favoriser le glissement de la simple description des faits vers l'idée qu'il y aurait là quelque chose de l'ordre d'une adhésion inconditionnelle. D'ailleurs, l'important est peut-être de ne pas s'occuper du statut de fausseté ou de vérité d'une dénomination à visée conceptuelle, mais plutôt de son utilité.

²⁴ RENAUDIN C., *De l'alcoolisme chronique, Commentaire de l'ouvrage de Magnus Huss*, in *Annales Médico-Psychologiques*, Vol. V, 1853, pp. 60-88.

On assiste là à la naissance d'un phénomène reconnu pour tel, c'est-à-dire quelque chose de remarquable, d'important, sortant de l'ordinaire, du banal. Or, cerner un phénomène, c'est l'enfermer dans un ensemble de compréhension. Les représentations vont chercher à se stabiliser, mais à ce stade, l'on ne peut être qu'au service d'une intentionnalité. Cette dernière s'appuie sur la recherche d'une désignation dans un contexte de stigmatisation. On peut avancer l'idée que lorsqu'on veut stigmatiser, on a besoin d'avoir recours à un concept réducteur. Nous sommes là dans le domaine de l'eidétique, une forme ou une essence étant perçue mais dont le sens reste à déterminer. L'entité pathologique défendue par le D^r RENAUDIN va s'offrir à l'amalgame des jugements de faits et des jugements de valeur, perdant sa régionalité épistémologique au profit d'une surdétermination et d'une catégorisation de certains usages. La surdétermination est héritière de ses sources d'inspiration dans leur diversité et leur hétérogénéité, la réduction s'exerce au profit d'une facilité de langage pour tenter de nommer ce qui commence à inquiéter. La question qui se pose alors irrésistiblement est la suivante : à partir de quoi un concept naissant se remplira-t-il du rapport entretenu avec son usage ?

C'est en fait dans les années 1870 que les médecins, confrontés à l'extension de l'usage de morphine, vont systématiser le rapport entretenu par des effets psychiques et des comportements intentionnels. Il semble que c'est en Allemagne que va se manifester, au travers de quelques publications, une dynamique conceptuelle à diffusion rapide. Plus que le terme de *morphiumpsychose*, utilisé par FIEDLER en 1871, c'est le concept de *morphiumsucht*, forgé par LEVINSTEIN en 1875, qui va faire référence²⁵. Il sera deux ans après traduit en français par morphinomanie. Ce dernier suffixe finira par s'imposer avec, par exemple, les concepts d'éthéromanie, cocaïnomanie, et héroïnomanie en fin de siècle.

Les déterminants de ce type de conceptualisation apparaissent comme assez hétérogènes. L'unité apparente va trouver ses racines dans l'affirmation d'une prédisposition chez certains utilisateurs, de l'influence du tempérament, des habitudes et de l'hérédité liée à la dégénérescence, dans les analogies culturelles et géographiques, associant des modes d'usage de produits ayant des fonctions socialement comparables, mais aussi dans l'idée que pour un même toxique, l'action est identique à elle-même et que ces intoxications méritent une place à part comme véritable entité pathologique. Les hésitations et les doutes entretenus sur la nature et l'étiologie de la morphinomanie auraient pu aboutir à un éclatement du concept. C'est au contraire un amalgame qui va prévaloir, sous-tendu par un mécanisme transductif, qui opère par analogie, identité abusive et non-différenciation. Le terme de toxicomanie, apparu en 1885, pour, semble-t-il, des raisons stylistiques, en est un bel exemple dans la mesure où il représentera un concept à entrées multiples où les sous-ensembles toxique et manie, peu définis eux-mêmes, deviendront indissociables dans la superbe indécision de leurs rapports réciproques. Les dangers de confusion de niveau sont omniprésents, avec leurs conséquences embarrassantes. Friedrich NIETZSCHE a écrit : « Un concept est une invention à laquelle rien ne correspond exactement, mais à laquelle nombre de choses ressemblent²⁶. »

Il aurait pu s'agir de traiter d'hypothèses de façon homogène, c'est-à-dire de ne pas passer par la métaphore et le changement de registre ; la métaphore étant illustrative et non explicative, le changement de registre traduisant l'impuissance à nommer. Et pourtant, les substantifs ne vont pas manquer d'être forgés pour aboutir, du moins en ce qui nous intéresse, à celui, magistral, de toxicomanie en 1885. Tous ces concepts désignent, avec un bel ensemble, un systématisme comportemental, un rapport réprouvé à la morale, une irresponsabilité à connotation psychiatrique.

Et lorsqu'en 1885, le D^r REGNARD, dans une revue scientifique dirigée par Charles RICHET, voulut stigmatiser fortement les maniaques du toxique, il déclara : « ceux-là sont des prosélytes, ce sont des missionnaires en toxicomanie. » Il ne fit qu'introduire la force et le flou dans un terme ambigu, que l'on peut encore interpréter de nos jours comme folie pour le toxique, toxique qui rend fou, fou sans le toxique ou encore toxique fou lui-même, c'est selon, grâce à l'acharnement de la belle ambivalence taxinomique de notre langue et de son goût extrême pour le substantif.

²⁵ YVOREL Jean-Jacques, *Les poisons de l'esprit*, Quai Voltaire Histoire, Paris, 1992, p.86.

²⁶ Cf. NIETZSCHE Friedrich, *Fragments posthumes* (1854 - 1889).

On ne peut que se féliciter de voir l'addictologie dissiper enfin ce malentendu au profit d'un nouveau mystère sémantique excitant qui reste à éclaircir. La notion a le vent en poupe et les diplômes de la spécialité se multiplient, la prolifération de leurs détenteurs fournissant la preuve de sa légitimité. Comme l'a dit Jacques CHIRAC : « Être dans le vent est une ambition de feuille morte. » L'exemple de la notion extravagante de « pratiques addictives » offre à lui seul une large opportunité de discussions de spécialistes au sujet des pathologies du lien. Décidément, le langage ne semble avoir été inventé que pour créer des malentendus, et servir à les dissiper, au profit de nouveaux malentendus. Et il ne faudrait pas confondre la notion de progrès avec celle de développement.

Plus de cent ans après PIVERT DE SÉNANCOUR, NIETZSCHE, pour sa description du dernier homme, dans le prologue de Zarathoustra, anticipe la fonction de toxique. Dans ce texte incisif, il décrit le dernier homme comme celui qui « vit le plus longtemps », qui « a inventé le bonheur », pour qui « tomber malade et être méfiant... passe pour un péché ». Et plus loin, il renchérit sur les artifices de l'existence permettant d'y parvenir : « Un peu de poison de-ci, de-là, cela procure des rêves agréables, [...] Et beaucoup de poison en dernier lieu pour mourir agréablement. [...] On a son petit plaisir pour le jour et son petit plaisir pour la nuit : mais on rêve la santé²⁷ ».

Ainsi, en fin de XIX^e siècle, on assistera à une mise en termes de l'essence de cette « prophétie ». On est parvenu de la sorte à désigner par un substantif ce qui se cherchait au travers de qualificatifs. L'eidétique, en réduisant les choses à leur essence sans se préoccuper davantage de leur existence, offerte à la transduction, ce mode de raisonnement des jeunes enfants qui établissent des relations à partir d'analogies immédiates a abouti à une chosification, fabriquant un simple support statique de propriétés juxtaposées par un « aussi ». Le terme de toxicomane, lui, se stabilisera en toute fin de siècle, désignant un personnage identifié à son acte comme à son produit. Au départ, l'opium était pernicieux : on était drogué. Par la suite, l'usage devint pernicieux : on se droguait. En cette fin de siècle, l'utilisateur devint lui-même pernicieux : il était devenu un drogué. Tout se passe comme si la drogue s'était incarnée. Et dans le même temps, l'utilisateur disparaît derrière son produit d'élection.

Ce qui n'a pas de nom n'existe pas véritablement, du moins au sens social. Avoir forgé un substantif va alimenter la problématisation des usages, aux fins de les maîtriser. La toxicomanie prend rang de fait social : épidémie, fléau..., et nombreux seront ceux qui pourront intégrer le concept à leur domaine, l'infiltrant de leurs présupposés, ajoutant donc à la confusion. C'est ainsi que la substantivation a permis d'établir une certitude quasi tangible sur ce qui suscitait l'intérêt. Cependant, en raison de sa surdétermination, le concept de toxicomanie, plus proche d'un concept mythique que d'un concept clinique ne tardera pas à se révéler lui-même problématique, tant au-delà de sa visée pragmatique, il est défini implicitement et contextuellement, comme une chose. Cet effort de conceptualisation tente manifestement de substituer un réel construit à un réel qui se refuse. On est passé progressivement d'un « il y a », au sens eidétique d'Emmanuel LEVINAS à un « il y a ça » pointant un pré-objet de pensée, prélude à un statut d'existence. L'opération fait déboucher le concept sur une réalité ontologique destinée à remplir une fonction de désignation de l'arbitraire de l'auto-intoxication, ce qui ne sera plus remis en cause. C'est ainsi que le réel construit se substitue jusqu'à un certain point au réel donné.

Si l'on s'intéresse à la façon dont les Anglo-saxons rendent compte des mêmes phénomènes, il est instructif de constater qu'une démarche similaire de substantivation s'est effectuée ; la lecture de *The Opium Problem* de TERRY & PELLENS²⁸, publié en 1928, est très illustrative à cet égard. Ce volumineux compendium de plus de mille pages étudie successivement l'étendue du problème, sa nature, ses étiologies, les pathologies associées, les typologies d'utilisateurs, etc. Pour ce faire, il énumère dans chacun de ces domaines, de façon chronologique, de très nombreuses citations se situant de 1867 à 1928. Jusqu'aux abords de 1915, les termes utilisés font référence à l'usage, à l'habitude et au produit : *the habit, the opium habit, the use of opium*, et curieusement, quand apparaît un substantif, c'est sous la forme d'un gallicisme : « *the habitué* ». Persistent de loin en

²⁷. NIETZSCHE Friedrich, *Ainsi parlait Zarathoustra*, Gallimard, Livre de Poche Classique, 1947, pp.23-24.

²⁸. TERRY & PELLENS, *The Opium Problem*, Patterson Smith, Montclair, New Jersey, 1928, 1042 p.

loin les participes passés comme *addicted to*. Très rapidement, à partir de 1915, il est difficile de trouver un texte où n'apparaisse pas à de nombreuses reprises le substantif *addict*.

Quelques années plus tard, la cause est entendue et la généralisation effectuée : l'addiction est une évidence avec *drug addiction*. Dès lors, et pour quelque temps, la conceptualisation semble s'être stabilisée. Il est intéressant de noter que les formes conceptuelles varient d'un pays à l'autre. Avec le concept d'addiction, les Anglo-saxons ont choisi de mettre l'accent sur le lien d'obligation ; avec celui de toxicomanie associant le toxique à la manie, les Français ont choisi de se livrer à leur goût inimitable pour le substantif ; quant aux Russes, ils préféreront le concept de narcomanie, mettant, eux, l'accent sur l'état recherché. On peut voir ces choix comme empreints de sensibilités différentes inhérentes à ces différentes cultures, mais partageant le même souci de désignation : pour l'Anglais le lien économique, pour le Russe l'état d'âme, pour le Français son goût irrépressible pour l'idée claire et distincte !

Nommer, c'est déjà commencer à maîtriser. C'est pourquoi les concepts vont être mis au service de leur opérativité, non seulement sur le plan clinique et du repérage social, mais aussi dans le cadre des débats qui présideront à l'élaboration des législations internationales et nationales. Les experts de l'Organisation Mondiale de la Santé ont tenté depuis 1949, comme leurs prédécesseurs de la Société des Nations, de définir la toxicomanie et les substances « toxicomanogènes²⁹ ». Le comité d'experts a choisi de s'intituler dans un premier temps « Comité d'experts des drogues susceptibles d'engendrer la toxicomanie ». En 1957, il deviendra « Comité d'experts des drogues engendrant la toxicomanie », traduisant *dependance-producing drugs*. En 1969, il sera devenu « Comité d'experts de la pharmacodépendance ». Ce premier glissement sémantique a une histoire.

Au début des années 1950, ces experts s'appuient sur deux concepts : *addiction* et *habituation* dont les correspondants français sont toxicomanie et accoutumance. Le septième rapport, de 1957, insiste fortement sur la différence entre la toxicomanie et l'accoutumance, faisant en quelque sorte de l'accoutumance une version atténuée de la toxicomanie concernant un certain nombre de médicaments psychotropes. Il rappelle la définition du deuxième rapport de 1950. Les caractéristiques de la toxicomanie sont : « un invincible désir ou un besoin (obligation) de continuer à consommer la drogue et de se la procurer par tous les moyens ; une tendance à augmenter les doses ; une dépendance d'ordre psychique (psychologique) et parfois physique à l'égard des effets de la drogue ». La définition ajoutait que la toxicomanie est nuisible à l'individu et à la société. Celle de la drogue engendrant l'accoutumance désigne « celle qui est prise ou peut être prise de façon répétée sans produire toutes les caractéristiques figurant dans la définition de la toxicomanie, et qui n'est généralement pas considérée comme nuisible à l'individu et à la société ».

Cette distinction a, entre autres, une visée très pratique : les experts insistent sur la nécessité d'appliquer au sens strict les expressions « engendrant la toxicomanie » ou « engendrant l'accoutumance » en les faisant figurer sur les étiquettes et les prospectus destinés à des mises en garde permettant de surveiller et prévenir les abus. Ils précisent encore : « Toutefois, l'avertissement relatif à l'accoutumance ne devrait évoquer aucune idée péjorative suggérant la toxicomanie. »

L'accoutumance concerne, pour eux, les barbituriques, quelques tranquillisants dénommés « agents dits tranquillisants », au premier rang desquels le *méprobamate*, et les psychostimulants. Plus précisément, l'accoutumance est référée à un certain degré de dépendance psychique, à un désir — mais non à un besoin impérieux — de continuer à utiliser le médicament à cause de la sensation de bien-être qu'il engendre ; la tendance à augmenter la dose pour entretenir ou augmenter l'effet peut exister ou non. La dépendance physique avec son corollaire, le syndrome de sevrage, font toujours défaut. De plus, tout effet nuisible de l'accoutumance l'est avant tout pour l'individu et la preuve de la dépendance psychique est essentielle. Néanmoins, quelques doutes s'expriment : il peut être constaté des administrations anormalement prolongées ou

²⁹. Principales sources documentaires : série des rapports techniques du comité d'experts de l'O.M.S., Genève, en particulier le 7ème rapport, 1957, le 14ème rapport, 1974, le 28ème rapport, 1993.

excessives sans rapport avec l'atténuation des symptômes, des sensations exagérées de bien-être, des ivresses, de l'euphorie, bref des usages abusifs. Les experts considèrent également « qu'un sujet psychiquement dépendant, c'est-à-dire accoutumé, chercherait à se procurer le même médicament ou un médicament similaire, si l'on en interrompait l'administration. Pour obtenir la reprise de la drogue, il aurait, en outre, tendance à exagérer la réapparition des symptômes qui sont censés être calmés par le médicament ». Les mêmes experts ajoutent encore que des usages abusifs, avec apparition d'accoutumance, peuvent devenir nuisibles à la société mais, dans ce cas, il s'agit « en général d'une société géographiquement localisée. »

En 1964, le comité regrette que l'on entretienne toujours la confusion entre accoutumance et toxicomanie : « les deux termes sont souvent employés de façon impropre ou considérés comme synonymes », et susceptibles de créer des malentendus. Par conséquent, il est pour eux « urgent d'adopter, pour désigner l'abus des drogues, un terme général qui soit sans équivoque, qui corresponde à une conception médicale et scientifique, qui ne comporte aucune connotation sociale ou économique, et qui n'évoque aucune idée de contrôle. »

Pour éviter toute ambiguïté et après examen minutieux, le terme de dépendance est proposé, qu'il s'agira de décliner en fonction du type d'action des substances, et qui se rapportera à sept catégories. Ce terme va désormais se substituer aux termes de toxicomanie et d'accoutumance. C'est en se plaçant du point de vue de l'individu qu'on parlera de dépendance, dans laquelle l'élément caractéristique est l'interaction existant entre les effets pharmacodynamiques de la substance en cause et la personnalité du sujet considéré. Ici sont mis à distance les rapports entre l'abus des drogues, c'est-à-dire une consommation sans nécessité médicale et excessive, et les conséquences sociales. La discussion tentera de se limiter aux fondements biologiques de la dépendance ; toutes ces substances ayant au moins un effet en commun, leur capacité à susciter la dépendance psychique. Seul, un certain sous-ensemble de ces dernières créera également une dépendance physique, considérée comme un état adaptatif caractérisé par le syndrome de privation ou de sevrage. L'ambition des experts n'est « nullement de redéfinir les notions en cause, mais simplement de recommander des termes descriptifs susceptibles d'apporter plus de clarté dans les documents scientifiques, les discussions entre représentants de disciplines différentes et les travaux et échanges à l'échelon national ou international ». La même année, dans le *Bulletin de l'Organisation Mondiale de la Santé*, il est affirmé que la description de la dépendance à une drogue, en tant qu'état, est un concept à visée de clarification, et en aucun cas une définition spécifique.

En 1969, on passe de l'idée de drogue engendrant la dépendance à un concept plus concis, celui de pharmacodépendance. Ce dernier se trouvera déterminant quatre ans plus tard, quand la prise en compte des récepteurs neuronaux impliquera l'idée de nécessités de nature homéostatique, commençant à mettre à mal la distinction entre dépendances psychique et physique dans le même temps où l'attention portée au renforcement social des consommations fera attribuer une certaine validité au modèle du conditionnement.

C'est à la fin des années 70 que l'O.M.S, sur la demande de l'O.N.U. et dans le cadre d'un vaste programme concernant l'alcool, les drogues et la santé mentale, va mettre à disposition, avec une certaine insistance, des définitions de concepts de base concernant la dépendance aux drogues. Par exemple, en 1974, la drogue a été définie comme toute substance qui, introduite dans un organisme vivant, est capable de modifier une ou plusieurs de ses fonctions, mais aussi comme toute substance pouvant produire dans un organisme vivant une dépendance physique ou psychique, ou les deux. La définition est intentionnellement large puisqu'apparaît l'idée qu'au-delà des psychotropes, elle peut concerner d'autres substances pharmacologiquement actives. Des précisions seront apportées en 1980 suggérant plusieurs niveaux et une définition taxinomique hiérarchisée. À un premier niveau, les substances sont vitales, l'eau, l'oxygène, les aliments. À un deuxième, elles ont une visée curative, ce sont les médicaments. À un troisième, la visée n'est pas thérapeutique. À un quatrième, on peut constater des effets négatifs sur la santé ou les rapports sociaux. L'auto-administration est une étape critique.

Au-delà de cette complexe définition des drogues, l'O.M.S redéfinira la dépendance, les drogues produisant la dépendance, l'usage non-médical, la dépendance physique et psychique, la

tolérance et la tolérance croisée et, en 1980, on ajoutera des concepts tels le « mésusage », l'« usage déviant mais non sanctionné », l'« usage hasardeux » en rapport avec un comportement à risque, l'« usage entraînant des troubles fonctionnels » sur le plan psychique ou des dysfonctionnements sociaux et l'« usage dommageable » entraînant des lésions ou des troubles psychiatriques. Parallèlement, à partir des années 1975, l'idée d'un état neuro-adaptatif va être considérée comme une alternative à la dépendance physique et l'idée de syndrome va émerger, en tant que modèle en relation avec un problème bio-psycho-social entretenu par un système complexe de renforcement.

Tout en pointant l'usage qui peut être fait de ces définitions par les législations internationales et nationales, au moyen d'un langage standardisé applicable comme instrument d'investigation et d'évaluation, les experts, à partir de 1977, vont commencer à évoquer le tabac et l'alcool, puis les benzodiazépines. Ils ne souhaiteront pas remanier le concept de dépendance, préférant affirmer que sa définition évoluera en fonction des résultats de la recherche. Ils expriment même la crainte que des concepts trop précis ne puissent servir à des stratégies punitives préjudiciables aux missions de santé dévolues à l'Organisation, certains experts évoquant même la réticence qu'avait manifestée l'U.R.S.S. pour accepter le terme de dépendance, dans la crainte qu'il ne remette en cause l'illégalité de la narcomanie.

Dès cette époque s'estompera la distinction entre drogues légales et illégales au profit d'un intérêt renouvelé pour le concept global d'état neuro-adaptatif influencé par des conditions environnementales et l'histoire psychologique des individus. Aucun de ces divers éléments ne semblant prééminent, on s'engagera vers l'idée de rassemblements syndromiques à déterminants hétérogènes avec effet de seuil. Le premier modèle en sera développé à propos de l'alcoolisme qui avait été décrit pour la première fois par l'O.M.S. en 1951 ; l'alcool ayant trouvé en 1964 sa place dans les diverses catégories de drogues susceptibles d'être à l'origine d'un état de dépendance.

Curieusement, le terme de dépendance vient lui-même à être critiqué en raison du risque de le voir réduit à la dépendance physique, les termes d'abus et mésusage semblant devoir céder la place à plus explicites qu'eux, le concept de « syndromes de dépendance » est alors proposé. En insistant sur la notion de comportement compulsif, on peut introduire la boulimie et le jeu pathologique, par exemple. En outre, il convient de distinguer, parmi les formes de dépendance, celles résultant d'un état neuro-adaptatif et celles associées à un phénomène de *craving*. En abandonnant le caractère absolu de la dépendance, on s'oriente vers l'idée d'un groupe de phénomènes cognitifs, comportementaux et physiologiques, imposant la prise en compte de critères multiples pour en affirmer l'existence et affaiblissant sa prééminence. À cette époque, où vont apparaître la classification internationale des maladies (CIM) et le manuel DSM, prévaut avant tout chez les experts la notion de « modèle utile », bien qu'ils aient conscience qu'il est impossible d'obtenir un consensus en la matière. Cette préoccupation pragmatique marque nettement l'influence prédominante de la pensée anglo-saxonne à l'O.M.S., soucieuse des aléas de traduction dans d'autres langues, consciente des répercussions des concepts dans les législations et affirmant par là même qu'il ne faut changer de concepts, même issus du vocabulaire courant, qu'en cas de nécessité impérieuse.

Dans le vingt-huitième rapport, publié en 1993, les experts suggèrent l'abandon de la distinction entre dépendance physique et dépendance psychique en raison de son ambiguïté, notamment parce que tous les effets des drogues sur l'individu sont potentiellement compréhensibles à partir des connaissances neurobiologiques, conférant une certaine unité aux mécanismes. Ils critiquent également la notion d'abus, pourtant employée jusque-là avec une sorte d'évidence, et proposent de la remplacer par la notion d'utilisation nocive, c'est-à-dire préjudiciable à la santé et dont les complications peuvent être psychiques ou physiques, sans préjuger des conséquences, qualifiées d'effet pernicieux, sur la famille, la communauté et la société en général. Réapparaît donc à cette occasion un qualificatif très « XIX^e siècle », au moment même où, dans ce texte, surgit l'idée de « propriétés dépendogènes du tabac ». Ce rapport, reflet des soucis de son temps, outre le tabac et les préoccupations de santé publique, met également l'accent sur les usages courants à des fins non médicales de substances autres que les substances psychoactives, quelles qu'en soient les motivations. Il rejoint les classifications de la CIM concernant notamment les stéroïdes à visée de

dopage, et les substances dont l'usage ne se rapporte pas au plaisir subjectif ou au soulagement d'un sentiment de détresse, mais au seul soutien d'une activité socialement considérée comme impérative. Il est surprenant de constater que pour l'O.M.S., le terme d'addiction, pourtant surtout en usage dans le monde anglo-saxon, ne réapparaisse à aucun moment depuis 1964, dans une acception renouvelée. Il en est de même pour les CIM et les DSM successifs qui ne le retiennent pas ou de façon anecdotique. C'est avec JELINEK, dans les années 1960, à propos de l'alcoolisme au titre de syndrome, mais surtout avec EDWARDS, en 1978, qu'apparaissent de véritables regroupements cliniques sous la forme de syndromes de dépendance. Cette manière de spécifier par rassemblement de critères deviendra dominante à partir de cette époque. Des précisions seront apportées en 1980 suggérant plusieurs niveaux et une définition taxinomique hiérarchisée. À un premier niveau, les substances sont vitales, l'eau, l'oxygène, les aliments... À un deuxième, elles ont une visée curative, ce sont les médicaments. À un troisième, la visée n'est pas thérapeutique. À un quatrième, on peut constater des effets négatifs sur la santé ou les rapports sociaux. L'auto-administration est une étape critique.

En outre, il convient de distinguer, parmi les formes de dépendance, celles résultant d'un état neuro-adaptatif et celles associées à un phénomène de « craving ». En abandonnant le caractère absolu de la dépendance, on s'oriente vers l'idée d'un groupe de phénomènes cognitifs, comportementaux et physiologiques, imposant la prise en compte de critères multiples pour en affirmer l'existence et affaiblissant sa prééminence. À cette époque, où vont apparaître la classification internationale des maladies (CIM) et le manuel DSM, prévaut avant tout chez les experts la notion de « modèle utile », bien qu'ils aient conscience qu'il est impossible d'obtenir un consensus en la matière. Cette préoccupation pragmatique marque nettement l'influence prédominante de la pensée anglo-saxonne à l'O.M.S., soucieuse des aléas de traduction dans d'autres langues, consciente des répercussions des concepts dans les législations et affirmant par là même qu'il ne faut changer de concepts, même issus du vocabulaire courant, qu'en cas de nécessité impérieuse.

Dans cette optique, GOODMAN réintroduira en 1990 le concept d'addiction, dans un sens très élargi, à la différence du terme de pharmacodépendance, intrinsèquement référé au *pharmakon*. Énumération de critères épistémologiquement hétérogènes, dont un nombre minimum est requis, et durée minimum d'installation dans le temps autorisent une caractérisation. Stanton PEELE lui donnera sa première formulation en 1975, dans une perspective d'interaction avec l'environnement comme satisfaction substitutive et possédant un pouvoir renforçateur. Tandis que le concept d'addiction diffusera aux U.S.A. comme un terme courant appliqué à tout et n'importe quoi dans la société et les médias, il fera l'objet d'une appropriation en France, à partir de BERGERET en 1981, dans une optique surtout psychanalytique. C'est particulièrement dans les années 1990 qu'il va progressivement être l'objet d'une attention accrue et l'on entendra parler de troubles addictifs, de gestes addictifs, de positions addictives, de conduites et de comportements addictifs, de pratiques addictives et de phénomènes d'addiction. La « toxicomanie sans drogue » de FENICHEL trouve, *via* l'addiction, une descendance foisonnante et inattendue, dans la mesure où l'addiction est davantage centrée sur un modèle synchronique, où tout se passe dans le même temps, que sur une lecture diachronique d'une aventure individuelle, instruite par une théorie.

À l'issue de cette description historique de la problématisation des consommations, on sera facilement convaincu avec ÉPICTÈTE que ce ne sont pas les choses qui nous préoccupent, mais les opinions que nous avons des choses. À titre d'exemple, Charles BAUDELAIRE qui affichait son goût pour la mystification perverse, faisait étalage avec ostentation de sa manie supposée du haschisch, plus décoratif et satanique que le *laudanum* auquel il s'adonnait en revanche sans retenue. Alléguant par ailleurs sa forte croyance dans les idées originales, il célébrera l'exaspération de la personnalité, affirmera que le haschisch « s'étend sur toute la vie comme un vernis magique ; il la colore en solennité et en éclaire toute la profondeur ». Il finira toutefois par avouer : « J'ai pris tout excitant en horreur... impossible d'être un homme de lettres avec une orgie spirituelle continuée. » Ici se manifeste déjà une position équivoque sur un usage prolongé des psychotropes.

Par ailleurs, l'usage non-médical des drogues est-il devenu assez déconcertant pour convoquer en 1843 Théophile GAUTIER dans les colonnes des Annales Médico-Psychologiques : « Le désir de

l'idéal est si fort chez l'homme qu'il attache autant qu'il est en lui de relâcher les liens qui retiennent l'âme au corps, et comme l'extase n'est pas à la portée de toutes les natures, il boit de la gaieté, il fume de l'oubli et mange de la folie, sous la forme du vin, du tabac et du haschisch³⁰. » On ne manquera pas d'observer la remarquable modernité de ces remarques. Notre auteur, auquel Charles BAUDELAIRE dédiera « Les Fleurs du Mal », vivait à une époque dont on pourrait dire qu'elle se scandalisait de la morale qu'elle pratiquait incessamment, fascinée par l'immoralité, mais repoussant avec horreur l'immoralisme. Pour l'anecdote, sachons que lorsqu'on cherchait après lui, il était fréquent que l'on répondît finement : « Monsieur Théophile GAUTIER s'est absinthé. »

Le succès était là. En témoignent ces vers tirés de l'œuvre du poète Victor MICHAL, intitulée « Le chanvre, l'initiation », datée de 1889 :

« D'aucuns disent que le bonheur
N'est pas dans l'humaine destinée,
Dont chacun porte en son cœur
L'espérance éternelle, innée.
Au Haschisch, ils n'ont point goûté ;
Car un peu de sa pâte verte,
Du rêve fait réalité,
Est la porte toujours ouverte. »

Le côté décadent s'affirmant de plus en plus dans certains milieux, ces comportements débridés feront d'autant plus l'objet d'une réprobation grandissante que l'on n'aura pas été sans remarquer, pour le haschisch par exemple, « qu'il semble que la volonté ait perdu de son empire sur les manifestations morales comme elle l'a perdu sur l'intelligence et les mouvements. Les observateurs ont signalé une tendance à émettre ses opinions les plus cachées, ses sentiments les plus intimes³¹. » Il y avait de quoi susciter l'inquiétude des débateurs de l'immoralité bohème. De façon plus directe, on retrouve encore : l'inclination à la paresse, la répugnance pour l'action, la pusillanimité, la dégradation intellectuelle respectant un instinct plus ou moins animal ; voilà qui qualifie ce que le D^r Pierre Oscar RÉVEIL appelle « un bonheur factice obtenu au détriment de la pensée par le somnolent rêveur empoisonné³². »

Deux anecdotes illustreront ces insistantes préoccupations du respect frileux des convenances. La première rapporte la mésaventure de deux étudiants en médecine de la deuxième moitié du XIX^e siècle, auxquels leur patron, séduit par les opportunités de substitution de l'opium, qui commençait à poser problème, par le haschisch en matière de lutte contre la douleur, enjoignit d'expérimenter le *dawamesc* et d'en produire leurs constatations. Ces derniers ayant candidement avoué avoir eu des visions de femmes à demi nues, le chef de service repoussa aussitôt l'idée d'user d'un médicament aux effets secondaires aussi inacceptables. Si l'on se souvient qu'à une telle époque, le quidam qui avait la malchance d'apercevoir la cheville soudainement révélée d'une dame montant dans un fiacre pouvait en perdre connaissance sous le coup de l'émotion, sidéré par ce spectacle d'un insoutenable érotisme, on mesure l'impact d'une pareille éventualité. Notons à ce propos qu'il n'y a sans doute jamais eu autant de maisons de rendez-vous et de lupanars dans notre pays qu'au XIX^e siècle, que l'on désignait avec indécence et sans aucune indulgence par le terme suivant : égouts séminaux, réduisant tristement l'union voluptueuse de deux êtres occupés à accéder loyalement par ce folâtre moyen au sublime partagé, à un trivial écoulement de fluides génitaux.

La seconde, de la même époque, concerne la récolte du chanvre arrivé à maturité dans les Dombes à la fin de l'été, par des femmes qui, étourdies par la chaleur de l'après-midi autant qu'exaltées par les vapeurs puissantes s'élevant des végétaux, se précipitèrent sur des ouvriers agricoles passant par là pour leur infortune, et leur firent subir les derniers outrages. Le scandale fut énorme. On qualifia dans les journaux cette sauvage agression sexuelle d'« accès de fureur

³⁰ GAUTIER Th., *Description des effets du haschisch par un feuilletoniste de la presse*, Annales médico-psychologiques, Vol II, 1843, p. 490.

³¹ MABILLAT Jean-Baptiste-Pol-Victor, *Des effets physiologiques du chanvre*, Thèse n° 409, série II, Strasbourg, 1858, p.490.

³² RÉVEIL Pierre-Oscar, *Recherches sur l'opium des opiophages et des fumeurs d'opium*, Thèse, Paris, 1856, p. 96.

utérine³³ ». Le fascinant pouvoir de la matrice s'était manifesté une fois encore sous ses aspects les plus épouvantables. Il fera les beaux jours de la psychanalyse.

Et les préjugés, qui ne sont toutefois pas toujours aussi bêtes qu'ils sont faux, ont de l'endurance. En 1928, Louis LEWIN, auteur d'une célèbre classification des psychotropes écrivait : « La descendance du fumeur invétéré de cannabis peut être, elle aussi, de qualité inférieure si la conception a lieu au cours de l'ivresse³⁴. » On condamnera sans faiblesse de tels instants d'égarement aux conséquences si désastreuses, et tellement vraisemblables. On remarquera également la persistance du succès de la théorie de l'hérédité du dissemblable dans la dégénérescence humaine du D^r Bénédicte-Augustin MOREL³⁵, établissant avec aplomb la filiation de l'éthylisme, du morphinisme et de la syphilis dans des rapports directs de causalité dans n'importe quel ordre. Néanmoins, ce contempteur des plaisirs illicites fera preuve de davantage de pertinence en écrivant par ailleurs : « Quand on interdit le chanvre dans les endroits publics, cette passion ne s'en développe que davantage dans les lieux clandestins³⁶. », préfigurant les controverses ultérieures sur la dépénalisation et la légalisation

L'humain s'affronte à l'adversité dès lors qu'il a satisfait ses besoins les plus insistants : respirer, boire, se nourrir, n'avoir ni trop chaud ni trop froid, pouvoir rêver, aimer ou détester, élever son esprit, être reconnu de ses pairs, et plus généralement jouir des circonstances de son existence. Chacune de ces exigences, une fois éloignées, entraînant l'émergence de la nécessité suivante, il semblerait qu'il n'y a manifestation pas de fin à leur assouvissement. Ce qui revient à dire que l'homme, et quand je dis l'homme, j'embrasse toutes les femmes, est ontologiquement insatisfait. Peut-être faut-il y voir les raisons de « ce besoin d'excitation intellectuelle commun à tous les peuples » évoqué par Th. GAUTIER, qui déplorait la vulnérabilité de « l'enveloppe humaine, qui a si peu de forces pour le plaisir et qui en a tant pour la douleur. » Cette disposition manifeste la légitimité d'éloigner même par des artifices la menace inéluctable de notre disparition prochaine ou lointaine, en éclipsant l'exigence des devoirs de se préoccuper de l'avenir immédiat.

Le 24 octobre 1969, Pierre MAZEAUD, député UDR, déclare à l'Assemblée Nationale : « Des hippies s'adonnent dangereusement à la drogue et à l'anarchie sexuelle... Seul, le drogué peut paraître inoffensif. En bande, il devient armé pour la contestation. En état de manque, il peut se diriger vers la révolte... » Une réflexion de songe-creux, qui démontre ingénument par son parti pris que tout est provocateur pour ceux qui ne supportent pas la contradiction, que tous ceux à qui la chose ne fait rien, n'aiment pas ceux à qui la chose fait du bien, et que la supposition est le meilleur ennemi de l'exactitude. La frugalité de la participation sociale manifestée par les fumeurs invétérés ne manquera pas d'être également stigmatisée. « Il s'agit le plus souvent, écrit vingt ans plus tard Évelyne SULLEROT, de psychopathes suggestifs, qui vivent dans l'instant, impulsifs, naïfs même, qui n'ont pas de sens prévisionnel. Ils sont séduits par l'aventure, surtout si elle transgresse les normes qui leur sont proposées. Ils n'ont pas de sens éthique, ne reconnaissent aucun frein moral, aucune règle sociale qui les empêcherait de rechercher une expérience et surtout un plaisir. Ils résistent peu au prosélytisme. » Un constat affligeant, à double titre.

Si la contrainte est bel et bien l'éloquence du pouvoir, une attitude législative ubiquitaire semble encore être à trouver. En attendant, il apparaît que le monde occidental soit enclin à ne tolérer pour sa population que les substances dont l'usage ne se rapporte pas au plaisir subjectif ou au soulagement d'un sentiment de détresse, mais au seul soutien d'une activité socialement considérée comme impérative. L'incompréhensible est le pendant du pouvoir normatif. Et la vérité ne se prévaut alors que de la rencontre de la violence d'une conviction et de la fragilité d'un doute, au mépris de toute pertinence intrinsèque au propos énoncé. Et puis, que vaudraient les idées des uns, si elles ne se produisaient que pour contredire celles des autres, qui ne valent d'ailleurs pas mieux, ni moins, que celles qu'elles ont suscitées³⁷ ?

³³ Cf. DUGARIN Jean, NOMINÉ Patrice, *Toxicomanies : historique et classifications*, in Confrontations Psychiatriques, N° 28, *Les Toxicomanies*, Ed. SPECIA, 1987, pp. 9-61, et in Histoire, Économie et Société, 4ème trimestre 1988, Ed. CDU-CEDEX, 1988, pp. 549-586.

³⁴ LEWIN Louis, *Les Paradis Artificiels*, Payot, 1928.

³⁵ MOREL Benedict-Augustin, *Traité des dégénérescences physiques, intellectuelles et morales de l'espèce humaine et des causes qui produisent ces variétés maladives*, Paris, 1857.

³⁶ LEWIN Louis, *op. cit.*

³⁷ Cf. NOMINÉ Patrice, *Petit Traité d'Apophétique dans l'Espace*, Éditions de l'Aléatoire & de l'Improbable Désunis, Paris, 1999, (épuisé).

On s'effarouche dans les *médias* du rajeunissement constant de l'âge de début de l'utilisation de cannabis et de l'irresponsabilité présumée des infortunés parents. Ce sera bientôt en CM2 que les premiers essais seront entrepris, parce que l'avènement de l'adulthood fait que l'adolescence commence bien plus tôt pour finir encore plus tard. On s'en étonnera bien moins si l'on s'autorise à considérer que notre société consumériste qui se contentait jusque-là de traiter les adultes comme des enfants, a conçu de traiter désormais les enfants comme des adultes. Ces derniers se comportent bien envers les animaux domestiques comme s'ils étaient des enfants. Il s'en trouve même pour parler aux plantes vertes. Cette société qui, à force d'opiniâtre volonté de sécurisation, infantilise les citoyens en s'attachant à les protéger contre eux-mêmes les culpabilise dans le même temps de devoir nécessiter une telle attitude protectrice, en passant outre quand ils y rechignent. Et les enfants qui, pour des moufflets intelligents ne sont pas si bêtes que ça, paraissent avoir bien compris que leur intérêt était de devenir comme des adultes le plus rapidement possible afin de retrouver au plus vite le monde merveilleux de l'enfance irrésolue qu'il leur sera de toute façon imposé tôt ou tard de regagner. Et notre époque encourage la gratification sans limites des enfants, en les enfermant dans une noria sans fin d'activités méritoires pour lesquelles on n'a jamais distribué aussi généreusement éloges et encouragements, mérités ou non ; en prenant soin de désamorcer par une infinie patience toute rébellion, qui finit par les priver de toute expression de soi. Quand ils se risquent à découvrir l'étendue de l'espace émotionnel que leur ouvrent les drogues, qui les enivrent, ils se dépêchent, en s'en goinfrant, de recréer l'univers de contrainte auquel ils avaient voulu échapper.

Rappelons que l'adolescence, qui désigne l'aspiration à définir seul sa propre vie, n'apparaît pas dans nos sociétés avant 1950, que c'est une construction sociale fonctionnant comme un animal sémantique attirant à lui des caractéristiques dont le flou pragmatiste prétend délimiter un âge aux contours imprécis. Ceci ne préjuge pas des moyens appliqués à la mise en oeuvre de l'idéologie de l'épanouissement individuel qui exige que l'on poursuive activement la conquête de son identité et de sa réussite. Dans le modèle identitaire contemporain où le devoir d'excellence est complètement individualisé, les images de destruction de soi véhiculées par le spectre de la dépendance constituent la démonstration même de l'échec identitaire et deviennent une image du pire social : « rater sa vie », que l'on agite sous le nez des jeunes, dont on a bien raison de se méfier, et depuis toujours. Sur une tablette d'argile babylonienne, dont l'âge est estimé à plus de trois mille ans, on trouve les phrases suivantes : « La jeunesse d'aujourd'hui est pourrie jusqu'au tréfonds, mauvaise, irréligieuse et paresseuse. Elle ne sera jamais comme la jeunesse du passé et sera incapable de préserver notre civilisation. »

Toutefois, on ne manquera pas de remarquer la minceur de l'avantage existentiel obtenu grâce à la substitution du délicieux despotisme de soi-même à l'insupportable tyrannie d'autrui. Ce supplément d'âme est fait de la dérisoire supériorité du choix effectué d'un nouveau tourment à la place de celui commis d'office. C'est ainsi que la consommation invétérée des drogues incite la pensée de son auteur à échafauder les rationalisations indispensables qui lui font ensuite s'émerveiller d'un miracle par lui-même créé. Objet d'une expérimentation hédoniste de la réalité par lui-même instituée, il se mettrait dans la position insolite du rat de laboratoire qui dirait : « J'ai bien dressé mon expérimentateur. Chaque fois que j'appuie sur le levier, il me donne à manger. » Or la pensée est l'esclave de la vie, et la vie est le bouffon du temps, et le temps, qui prend la mesure de toute chose, ne supporte aucune objection. Le complément de la nécessité n'est pas le hasard, mais le choix. Alan WATTS, dont la philosophie écologique est une joyeuse acceptation du mystère de la vie disait que la vie est un jeu dont la règle numéro un est : ce n'est pas un jeu, c'est mortellement sérieux.

Et comme la pratique de l'intoxication n'optimise en rien les performances du discernement, on se voit sans trop tarder en mesure de se laisser des joies silencieuses et intimes et de faire de soi-même un prisonnier qui ne vous lâche plus. Le doux sentiment de lassitude physique et morale, cette sorte d'apathie insouciant, ce calme complet et absolu, auquel l'esprit se laisse aller avec délices n'autorise à la pensée rigoureuse que des séjours fugaces et occasionnels. L'instinct de l'usager immodéré le pousserait ainsi à créer une histoire à laquelle il croirait de plus en plus afin de pouvoir continuer à l'inventer. L'apprenti sorcier qui bricole dans son système nerveux central peut se métamorphoser en jouet de ses propres enchantements. C'est à ce titre que les journaux, dans les années 70, ont pu parler suggestivement de jeunes gens naïfs devenus la proie de la

drogue, sans se priver de faire connaître les moyens de les confondre en décrivant les signes grâce auxquels on peut les identifier. En 1978, le quotidien « France-Soir » a ainsi publié à sa une : « Comment reconnaître un drogué dans le métro. »

On remarquera par ailleurs combien l'objectivation des symptômes des auto-intoxications, que l'on retrouve incessamment en tout ou partie dans l'observation clinique des patients, néglige pourtant de prendre en compte la dimension évidente de la participation de l'observateur à ses propres constatations. L'objectivité, procédé couramment usité pour éviter la responsabilité, est à l'authenticité ce que la statistique est à la falsification. Les statistiques sont comme les bikinis. Ce qu'elles révèlent est suggestif ; ce qu'elles cachent est essentiel. La supposition n'est autre que l'ennemi de l'exactitude. En trouvant le monde de la façon dont nous le trouvons, nous oublions tout ce que nous avons fait pour le trouver ainsi. Une description, quand on l'examine minutieusement, révèle les caractéristiques de celui qui la fait. Certains pensent bien plus pertinent de prendre en considération les consommations de psychotropes comme l'expérience hédoniste d'une fiction cohérente qui n'a pu l'emporter sur la réalité de notre éparpillement, en ne perdant pas de vue que nous vivons dans une illusion de réalisme. Comme pour le culte obsessionnel de la sincérité, sur lequel je reviendrai plus loin, court depuis des siècles dans toute sa majestueuse puissance de conviction l'idée-force qui veut que la raison soit la plus haute faculté de l'homme et que, grâce à elle, l'homme puisse saisir la vraie réalité, celle qui existe objectivement, « dehors ». La conception d'une réalité objective, existant hors du regard de son observateur, est insoutenable et l'on peut seulement parler d'interprétations de la réalité, d'images du monde, de façon d'« être-au-monde » et non de réalité en tant que telle. La consommation de drogues peut être entendue, dans cet esprit, comme une construction assistée de perception du monde, qui n'a pas d'autre existence démontrable.

On s'accorde généralement pour penser que la signification de l'usage des drogues ne peut être comprise que dans le contexte de la personnalité individuelle et dans l'histoire de son déroulement. Si une utilisation conviviale des drogues peut être associée au partage de la lumière blonde de l'amitié et à une invitation à s'asseoir au festin des horizons changeants, l'utilisation compulsive et solitaire, donc problématique débouche en clinique sur la déréliction, qui entraîne cette fois inadaptation personnelle et sociale. Et on ferait dans ce cas difficilement passer les drogues pour des égaliseurs des aspérités individuelles, agents du dévoilement d'un réel apparemment déserté par l'imagination, qui rendraient palpante la banalité de la vie. Dans la tambouille de l'existence, s'il elles sont capables de rehausser la réalité de l'usager qui se montre par ailleurs soucieux de respecter les options essentielles assignées à une manière convenable d'être au monde, elles joueront le rôle d'un subterfuge si elles sont employées à temps plein. Charles BAUDELAIRE balayait avec désinvolture le danger d'une chronicisation : « Plus tard peut-être un trop fréquent appel au sortilège diminuera-t-il la force de votre volonté, peut-être serez-vous moins homme que vous ne l'êtes aujourd'hui ; mais le châtiment est si lointain, et le désastre futur d'une nature si difficile à définir³⁸ ! » Mais sans autre illusion que celle de s'illusionner sur lui-même, il ajoutait cependant : « Enfin, il faut songer [...] à un autre danger, fatal, terrible, qui est celui de toutes les accoutumances. Toutes se transforment bientôt en nécessités. Celui qui aura recours à un poison pour penser ne pourra bientôt plus penser sans poison³⁹. »

Quelqu'un a dit que toute création est mue par le désir et toute reproduction par la nécessité. Cependant, l'usage renouvelé des substances est regardé par certains auteurs comme une conduite de répétition du rêve induit, dont toute la magie semblait évanouie, tout le parfum évaporé du flacon brisé. Ce qui était advenu lors des premières expériences était simplement advenu. Mais le reflet que l'usager fasciné contemple dans sa récidive est pour lui la création véritable, car ce reflet capte et restitue son bonheur dans sa perfection spontanée, tout en lui ajoutant trois bijoux : le souvenir, la reconnaissance et l'anéantissement du passé. Quelle plus belle victoire que celle-là sur l'inanité du quotidien ? Ces idéologues avancent que la première fois était somme toute un fait de nature, alors que la seconde et les suivantes sont pleinement et consciemment actes de culture. La répétition qui enchante l'adepte rattrape l'événement fortuit

³⁸ BAUDELAIRE Charles, *Les Paradis artificiels*, Œuvres complètes I, Bibliothèque de la Pléiade, nrf, Gallimard, 1975, p. 409.

³⁹ *Ibid*, p. 440.

pour lui donner, par la force du style qui recrée, et par la mémoire qui reconnaît, valeur d'éternisation. Ce faisant, elle garde malgré tout intacts la fraîcheur, le parfum et la saveur. Et par là, invite à poursuivre. Toutefois, les vignettes cliniques ne reflètent pas toujours une interprétation aussi captivante de l'intoxication.

Si l'on veut bien s'attarder un instant sur ces constatations, on prendra en considération les arguments de Martine XIBERRAS qui écrit : « Les psychotropes conduisent aux paradis artificiels, parce que ces paradis n'existent pas dans le monde des hommes. Mais lorsque les sujets sociaux sont de retour de leur voyage, ils ont la conscience encore pleine de ces utopies, qui s'appliquent bel et bien au réel⁴⁰ ». Aldous HUXLEY était d'un avis analogue : « Que l'humanité en général ne puisse jamais se passer de Paradis artificiels, cela semble fort peu probable. La plupart des hommes et des femmes mènent une vie si douloureuse dans le cas le plus défavorable, si monotone, pauvre et bornée dans le meilleur, que le besoin de s'évader, le désir de se transcender eux-mêmes, ne fût-ce que pour quelques instants, est et a toujours été l'un des principaux appétits de l'âme⁴¹. » Par conséquent, de nombreux groupes culturels du monde entier considèrent que « l'utilisation des psychotropes est un moyen acceptable de détente, d'introspection et de sociabilité ». Le bénéfice immédiat est plus séduisant que la promesse mirobolante.

Le D^r Michel HAUTEFEUILLE estime qu'à peu près un tiers de la population présente des comportements addictifs plus ou moins problématiques. L'abus de telles substances ne fonde pas les causes, mais suscite les symptômes de troubles profonds. Elles ont aussi d'autres fonctions dans le rapport au plaisir, à la réflexion, à la performance, à la socialisation, à l'initiation. L'abus, seul, serait associé à un usage nocif. Mais, comme le fait remarquer l'anthropologue Véronique NAHOUM-GRAPPE⁴², le terme d'abus ne relève pas du registre du médical ou du scientifique. Cette notion porte en elle une part de condamnation morale. Elle sanctionne, pour chaque conduite d'usage, ce moment particulier où le plus devient trop, c'est-à-dire le moment de ce raccourci fulgurant où le quantitatif se transforme en qualitatif, où le trop ne renvoie plus à une notion comptable, mais à une notion morale de l'ordre de la faute. Le trop, c'est la transgression de la norme, norme définie par ces points de vue présentés comme fondateurs du consensus social et que notre société s'autoadministre en permanence, consensus dont le D^r Jean DUGARIN considère qu'il est la forme moderne de l'autocensure.

À la moitié du XIX^e siècle, le D^r DELBECQ, dans sa thèse consacrée aux boissons alcooliques, affirmait : « Quand un usage est aussi ancien et aussi général, on peut dire qu'il est devenu un besoin ; il ne s'agit donc pas de vouloir le déraciner, mais de le limiter dans de justes mesures et de montrer à l'homme comment il doit se servir d'un bien dangereux. Rechercher l'action des boissons alcooliques, leur utilité et leurs avantages, quand elles sont prises avec modération, leurs inconvénients et leurs dangers lorsqu'elles sont prises avec excès, examiner en même temps les moyens de combattre l'extension du mal est un sujet digne non seulement de l'étude du médecin et de l'hygiéniste, mais encore de toute l'attention du moraliste et de l'homme d'État⁴³. » L'alcool est là référé à un besoin, identifié comme l'agent d'un mal qui s'étend, son usage abusif est l'objet d'un combat, l'extension de ce mal un problème social. Il est même évoqué une possible pédagogie de l'usage. Ce sont là les caractéristiques d'un phénomène déjà considéré par certains comme un fléau social, dont la carrière ne fait que commencer. Notre époque gère obstinément le janséniste héritage de cette considération spécifiquement politique, en privilégiant notre penchant trop humain pour la banalisation au prix de l'anachronisme, en cherchant du naturel et du raisonnable. On ne peut pas penser n'importe quoi n'importe quand, et on ne pense que dans les frontières du discours du moment.

Pour sa part, MOREAU, de Tours, écrivait : « Pour ne rien dire de l'opium et des autres narcotiques, le vin, les liqueurs sont mille fois plus redoutables, et cependant, ne serait-il pas absurde de les proscrire, de nous priver de leurs bienfaits, pour la raison qu'en abusant, on court le risque de nuire à sa santé. » Timothy LEARY, le célèbre thuriféraire du LSD 25 dans les

⁴⁰ Cf. XIBERRAS M., *La Société Intoxiquée*, Méridiens Klincksieck, 1989.

⁴¹ HUXLEY Aldous, *Les portes de la perception*, Éditions du Rocher 10/18 (1122), 1954, p.55.

⁴² Cf. *Dictionnaire des drogues, des toxicomanies et des dépendances*, Paris, 1999.

⁴³ DELBECQ C. H., *De l'influence des boissons alcooliques sur la santé*, Thèse, Paris, 1854, p 6.

années soixante, professait une théorie libertaire considérant que l'être humain a droit au bonheur et que si ce bonheur passe par la drogue, on doit l'accepter. Le bonheur, état de la conscience pleinement satisfaite, serait dans cet esprit une pratique faite de petits rituels quotidiens qui procurent un bénéfice à la fois immédiat et différé. Sa recherche est un processus constant⁴⁴. C'est peut-être ce qui rend la vie digne d'être vécue.

Être prisonnier d'une situation, voilà ce qui rend malheureux. Or l'homme est prisonnier du temps et le temps est cet universel ironiste qui ne sait que ruiner une telle prétention, comme la répétition, à perdurer. Cette constante explique largement la faillite au long cours de l'auto-intoxication comme antidote à l'ennui, quand elle ne finit pas par le faire naître ou s'amplifier. La solution devient le problème, faisant de son infortunée victime le prisonnier de son armure. L'existence se déroule alors dans un monde saturé de souvenirs, mais de souvenirs dont on ne tire aucune leçon, monde saturé d'un passé qui ne fournit aucune directive pour l'avenir. Dans cet univers, après chaque arrêt et chaque reprise, le temps recommence et l'histoire en est toujours à son début. C'est en disant que l'on ne peut pas vivre sans sa drogue, ou la boisson, que l'on fournit la preuve que l'on n'arrive pas vivre avec elle.

La magie chimique ne se soucie guère d'être habitée par une théorie puisqu'elle se satisfait largement d'être animée par sa seule pratique. Et seuls les addictologues intrépides, attelés au considérable labeur d'échafauder une théorie de la dépendance entendue comme pathologie du lien, semblent continuer de croire que la magie peut s'expliquer. Il faut une représentation de la magie chimique pour réfléchir sur la magie chimique, comme il faut un cerveau pour réfléchir à une théorie du cerveau. C'est ce qu'il y a de magique dans ces notions : elles ont besoin d'elles-mêmes pour venir à l'existence. Il est quelque peu surprenant de constater que dans le circuit des théories de la psychothérapie, malgré près de cinq cents modèles différents, on ne trouve en pratique que des logiques de déterminisme réductionniste, comme la psychanalyse et le comportementalisme, qui appliquent une logique traditionnelle de caractère rationaliste aristotélicien, fondée sur des concepts d'« objectivité scientifique » et de « cohérence » ainsi que sur le principe de « non-contradiction ». Elles appliquent avec rigidité une logique « hypothético-déductive » qui fonde ses hypothèses et ses processus déductifs sur la théorie déterministe posée *a priori*. C'est sans doute la raison pour laquelle il arrive désormais de se faire apprendre ce que l'on sait déjà par des gens qui n'y connaissent rien.

On peut en excepter les logiques qui s'aventurent dans la construction de théories apparemment rigoureuses et articulées, mais dépourvues de mécanisme de démonstration, qui compliquent à tel point l'étude de l'esprit et du comportement humains, qu'elles finissent par s'égarer à l'intérieur de cette complexité, perdant ainsi la capacité de projeter des stratégies d'intervention pragmatique effectives. On verra ainsi se construire un système autoréférentiel, où la pratique clinique est guidée par une logique rigidement déterminée par le système théorique qu'elle-même devra prouver. Circularité causale où des « vérités non prouvées » se vérifient réciproquement, superstition de l'explication causative soutenue par le désir du maintien des superstitions acquises. Malgré cela, ces remarques ne contestent pas que la recherche d'un modèle est le fondement de toute démarche scientifique. Là où il y a modèle, il y a sens. L'interprétation scientifique dispose de deux méthodes : l'une consiste à développer une théorie pour montrer ensuite comment les faits observables la corroborent. Dans ce premier cas, les exemples prennent valeur de preuve. Dans la seconde, leur fonction est métaphorique et illustrative : ils sont là pour expliquer, par une traduction plus abordable, mais nécessairement pour prouver également quelque chose. Cependant, en se refusant à embrasser inconditionnellement une unique définition de la réalité construite, une idéologie donnée, cette manière de voir peut s'introduire, si l'on peut dire, par la porte de derrière, dans le champ complexe de la formation du réel, à toutes fins utiles, sans préférences byzantines.

Si l'on se résout à considérer que les drogues, licites ou illicites, constituent sans doute un remède aux difficultés de l'existence, on peut raisonnablement écarter l'option d'une éradication totale du recours dont elles sont l'objet, dans l'intention d'éloigner le danger de dépendance qui

⁴⁴ Cf. BEN-SHAHAR Tal, professeur à l'université de Harvard, *L'apprentissage du bonheur. Principes, préceptes et rituels pour être heureux*. Belfond. 2008.

leur est attaché. Ce projet repose sur la conception d'une utopie fantasmant l'harmonie parfaite dans une société où les conflits et les douleurs seraient totalement éliminés. Aucun individu équilibré ne va essayer de trouver une solution à la mort d'un être cher ou à la peur que provoque une catastrophe ; sauf, peut-être, quelques laboratoires pharmaceutiques, qui font passer dans leur publicité le sous-entendu utopique que toute manifestation de trouble émotif est pathologique et peut (donc devrait) être combattue par un médicament. Plus une théorie se veut forte et conquérante, plus elle sélectionne et préconstruit les faits. Et plus un système tend vers le consensus, plus il génère des antagonismes. L'univers de la « pensée unique » a ressuscité le délit d'opinion.

En revanche, la théorie de « l'usage socialement intégré » part du constat que la prohibition a été incapable de régler le problème de la drogue, et propose une dépénalisation de telles conduites. La théorie de la légalisation qui s'est ensuivie, c'est-à-dire l'organisation du commerce du cannabis, par exemple, eut pour illustre et inattendu défenseur Milton FRIEDMAN, économiste conservateur, apôtre du libéralisme et de l'économie de marché, prix Nobel d'Économie en 1976, décédé il y a un peu plus d'un an. La répression de la consommation a-t-elle légitimé la dangerosité du produit, en entretenant la confusion des opinions ? Le D^r MABILLAT en pratiquait déjà l'amalgame au milieu du XIX^e siècle : « L'abus prolongé du haschisch chez les Orientaux les conduit à la démence et à un marasme semblable à celui qu'amène l'opium⁴⁵. » Le pire dérèglement de l'esprit est de croire que les choses sont parce que l'on veut qu'elles soient. Peut-être faut-il chercher le salut chez les non-spécialistes, les penseurs interdisciplinaires, les sceptiques à toute forme d'explications, particulièrement officielles.

Une attitude hédoniste, privilégiant l'heuristique, c'est-à-dire la découverte des faits, dans une optique de jouissance, celle d'un mode voluptueux d'être au monde peut résolument se croire en prise avec les valeurs individualistes de notre temps. Mais ces dernières s'assortissent d'un encouragement altruiste qui enferme le citoyen dans une morale culpabilisante au lieu de le servir, et qui entretient l'illusion d'une solidarité qui se révélera trop souvent décevante par l'absence de sa réelle mise en oeuvre. On ne s'étonnera pas que cela puisse inviter à choisir par défaut un usage réfléchi, c'est-à-dire élaboré psychiquement et dans une action sur soi, de la magie chimique, à adopter une vision de la nature plus célèbre pour ses pratiques opératives que pour les concepts qui la soutiennent.

À une époque où les prescriptions de médicaments psychotropes tendent à dépasser le traitement des maladies pour devenir une réponse à toutes les difficultés de l'existence, cette normalisation de « dépendants contrôlés » représente une évolution qui peut paraître logique : elle devrait déboucher sur une réelle remise en cause de la prohibition, du moins de la pénalisation de l'usage simple des drogues. Mais en rendant la dépendance acceptable (à condition qu'elle s'assortisse d'un minimum de mesure, de contrôle et de normalité sociale), cette évolution peut aussi renvoyer à un surcroît d'opprobre l'excès et la démesure.

Sans pour autant adhérer au parti pris résolu d'Antonin ARTAUD pour qui « toute la science hasardeuse des hommes n'est pas supérieure à la connaissance immédiate que je puis avoir de mon être », cette attitude constitue un choix existentiel dont la justification passerait mal pour un bénéfice collectif. ARTAUD avait-il négligé l'étymologie du terme « vérité », qui est « absence d'oubli » ? L'usage des drogues est perçu comme un plaisir solitaire que s'octroie sans vergogne un sybarite social, en agissant de manière inintelligible sur lui-même, au mépris de l'expressivité coutumière respectant les valeurs du groupe. Le péril solipsiste, c'est pour le groupe social la mise en danger de son fonctionnement par des éléments qui ne reconnaîtraient que leur propre réalité comme fondement de leurs conduites. Dans les débuts du XX^e siècle, Jean COCTEAU le précisait ainsi : « L'opium nous désocialise et nous éloigne de la communauté. Du reste, la communauté se venge. La persécution des fumeurs (d'opium) est une défense instinctive de la société contre un geste antisocial⁴⁶. » Affectée par les effets d'un psychotrope aux influences déréalisantes, la personnalité privilégie des objectifs égocentriques à faible rentabilité collective, quand ils ne suscitent pas directement un surcoût de prestations sociales. Le toxicomane n'est

⁴⁵ MABILLAT Jean-Baptiste-Pol-Victor, *Des effets physiologiques du chanvre*, Thèse n° 409, série II, Strasbourg, 1858, p. 49.

⁴⁶ COCTEAU Jean, *Opium, Romans, Poésies, Œuvres diverses*, La Pochothèque, Livre de Poche, 1995, p. 656.

plus un contestataire qui saccage le passé, mais un malade qui rapporte peu en cotisations sociales, alimente un trafic clandestin qui n'en verse pas davantage, et qui risque de coûter cher, à lui-même et à la collectivité.

Si rien ne semble pouvoir guérir l'alcoolique, si ce n'est la fortuite occurrence inintelligible d'un phénomène rédempteur qui l'affecte opportunément sans lui donner forcément accès à son explication, ou le groupe d'anciens buveurs et leur intense solidarité, c'est que seul un lien social peut soigner une pathologie liée et produite par le social, dans la création d'une réalité pouvant à nouveau être partagée avec profit. Pour se comprendre lui-même, l'homme a besoin d'être compris par un autre. Pour être compris par un autre, il lui faut comprendre cet autre. En ce qui concerne la toxicomanie, l'aveu d'impuissance est plus hétérogène : psychanalyse à rallonge, dressage behavioriste, reproduction d'une même conduite pour de nouvelles substances, avec le dérisoire avantage du déplacement, comme si, note Véronique NAHOUM-GRAPPE, « seule la dérive individuelle, aidée ou contrainte, pouvait amener un jour à bon port celui qui a fait son naufrage insulaire dans la toxicomanie. »⁴⁷ Le piège qui séquestre le consommateur dépendant réside dans le rapport entretenu entre une action délibérée et son résultat. Le fait de vouloir – le désir d'obtenir – un certain résultat, ne veut pas nécessairement dire que l'on est disposé à accepter ou que l'on désire toutes les conséquences qui l'accompagnent. Il existe un lien étroit entre l'acte délibéré et le fait de réaliser certaines choses, réalisations qui ne sont pas accessibles à l'esprit de l'usager avant que l'acte en question n'ait été effectué. Il n'en reste pas moins que désormais, toute addiction est considérée comme le modèle unique des maladies neurocomportementales et l'addiction occupe la place de pathologie de la modernité, comme elle deviendra l'expression de cette pathologie.

La diffusion de ce concept peut être regardée comme une des alternatives pour rendre compte des souffrances existentielles qui trouvent davantage leurs expressions dans les actes que dans la parole, qui escamotent le sens dans le même temps où elles le provoquent. Quant au concept lui-même, tout comme le concept de toxicomanie, sa densité le voue à un éclatement figuratif. Sa redistribution se fera sans doute sur le type du modèle, que certains tentent déjà d'explicitier, contrairement à celui de toxicomane dont l'extrême surdétermination a condamné la lisibilité. Le vieux conflit entre l'attribution de sens et la gestion des conduites retrouve ici un terrain d'exercice. Apparue sans crier gare, ayant hérité d'un statut de réalité insistant habillé de déterminants hétérogènes et puissamment affectivés, le toxicomane nous semble donc bien ne se caractériser que par les attributs de la chose, dont la référence est contextuelle, le sens implicite et la visée pragmatique.

Depuis quelques années, les débats sur le sujet se multiplient. La question de la justification d'un tel regroupement autour d'une notion au passé chargé s'est fait jour. L'addiction renvoie-t-elle à une description de comportements ou à des processus ? En quoi rend-elle compte d'une unité clinique ? Un faisceau d'arguments cliniques, épidémiologiques, psychopathologiques, biologiques et thérapeutiques est-il suffisant pour lui assurer une consistance, voire une étiologie ? Les cooccurrences embarrassent-elles plutôt qu'elles n'éclaircissent ? Jusqu'où les différentes addictions comportent-elles des éléments communs au point de mettre en échec le discernement ? Jusqu'où ce concept conserve-t-il son monolithisme, ou peut-il se redistribuer dans une diversité ? Son impressionnante extension n'évoque-t-elle pas la carrière du terme de toxicomanie ? Au-delà des addictions chimiques et des addictions comportementales, quels objets peut-elle conquérir encore ? « Mal nommer les choses, c'est ajouter au malheur du monde » a dit Albert CAMUS.

Au terme de cette revue des mots pour le dire, quelques axes peuvent être dégagés. L'alcool, à trois reprises, s'est prêté de façon paradigmatique à des élaborations conceptuelles qui ont été, dans un deuxième temps, transposées. Au XVIII^e siècle, la notion d'ivresse alcoolique a servi de modèle aux ivresses d'autre nature. Au XIX^e siècle, le concept d'alcoolisme chronique a précédé l'efflorescence de concepts analogues en ce qui concerne une série d'autres drogues. Au XX^e siècle, les descriptions syndromiques en relation avec l'alcool ont favorisé une diffusion vers d'autres drogues ou comportements. Pour ce qui intéresse les formes conceptuelles, elles ont

⁴⁷ NAHOUM-GRAPPE Véronique, *Alcoolisme & toxicomanie : deux figures de l'excès*, in *Esprit*, n° 158, janvier 1990, p. 79.

évolué de façon alternative entre densité surdéterminée et éclatement en quête de précision, au risque de la dévitalisation. Au cours du XX^e siècle en tout cas, on assiste à des tentatives réitérées d'échapper aux amalgames, jugements de fait, jugements de valeur. Ceci peut s'expliquer en partie par un balancement, sur le plan des fonctions, entre souci d'opérativité et emploi métaphorique. Les tentatives de modélisation, elles, réactivent un conflit relatif entre des modèles synchroniques transposables de style cognitiviste ou comportementaliste et des modèles diachroniques davantage en lien avec des histoires individuelles lues par diverses traditions cliniques.

De façon globale, l'évolution des concepts tient à des déterminants historiques sous-tendus d'une part par l'évolution des savoirs et d'autre part par des changements dans les mentalités et les systèmes de valeurs. L'évolution des savoirs est surtout marquée par les avancées récentes de la neurobiologie, pointant des mécanismes communs mais aussi par des recherches cliniques hantées par l'objectivation des comportements. Quant aux mentalités et aux valeurs, émergeant du vice et de la maladie, elles s'orientent en fin de XX^e siècle vers une mise en exergue de la santé et de la sécurité. À ce titre, il est intéressant de noter que l'« Agence du Médicament » a été récemment rebaptisée « Agence Française de Sécurité Sanitaire des Produits de Santé ». Pour rester dans un passé proche, notons également qu'un décret paru au Journal Officiel du 1er avril 1999 va jusqu'à préciser les définitions des termes de pharmacodépendance, d'abus, de pharmacodépendance grave et d'abus grave, s'il en était besoin.

Quelles que soient les évolutions futures en matière de conceptualisation, il est à craindre que l'on se heurtera intrinsèquement au problème épistémologique de l'achoppement du discours sur la pathologie. Dans le discours qui tente de rendre compte de l'emprise dont l'usager est l'objet tout en se faisant le complice de celle-ci, s'épanouit la succession passion/pulsion/addiction. Elle sera décodée par le clinicien comme une indifférence au monde débouchant sur une indifférenciation des éléments qui composent ce dernier, le rendant peu intelligible. Le délitement du lien social au profit d'une aliénation solidarisée avec un produit quasi personnalisé, ou une activité aux tourments inépuisables se soutient ainsi d'une exclusivité excluante. Peu soucieuse de prendre en compte des notions aussi contradictoires dans la perspective d'une dynamique psychique se dérochant sans cesse à la maîtrise de ses composantes, l'addictologie pourrait bien passer pour la moins vraisemblable des sciences inexactes. En prétendant rendre compte de la singularité des conduites personnelles par l'analyse fouillée des comportements individuels, elle alimente de nombreux colloques et séminaires, à l'occasion desquels les affrontements théoriques peuvent se donner libre cours dans le jeu des déplacements subtils et des fines analyses. Les incidences énergétiques s'actualisent ainsi dans la confrontation des présupposés, activité bien connue des milieux spécialisés.

Les politiques de santé publique, dont nous pouvons de nos jours apprécier diversement l'intrépide succession des unes aux autres, se montrent exigeantes sur les faits qu'elles observent, conquérantes dans les stratégies qu'elles préconisent, et sont sans doute souvent efficaces et utiles. Mais qu'elles se bloquent, sans reconnaître d'autre fin qu'elles-mêmes et prétendent s'imposer comme discours ultime, en ce cas elles ne peuvent que se clore dans leur repli. Elles s'emprisonnent dans leur propre positivité, et vendent les libertés individuelles au prix du coût social de leur exercice, majoré de la taxe à la bonne conscience ajoutée. Et pour leur agissante mise en oeuvre, quand on veut avancer, on publie un arrêté ; quand on veut cesser de tourner en rond, on pond une circulaire.

Si l'on accepte de l'envisager dans une dimension éthique, l'automobile, jadis prodigieux instrument individuel de liberté de déplacement, n'est pas loin d'être devenue un outil de contrôle social. Une société qui a pu concevoir avec désinvolture de confier à de coûteux radars sophistiqués plantés au bord des routes la toute-puissante mission de ne pas laisser un seul contrevenant se dérober au respect de la limitation de vitesse, a pu par ailleurs promouvoir la diffusion et le recours aux tests de recherche de produits psychotropes. Elle ira chercher, par une scandaleuse intrusion dans les fluides corporels des individus la preuve scientifique de leur indignité citoyenne. Il est recommandé de ne pas échouer à ses examens d'urine. Comme un test de grossesse, le test *bioFast[®] addiTest* permet de découvrir dans le pipi les traces de THC (haschisch, marijuana), de cocaïne et d'opiacés (héroïne) jusqu'à cinq jours après consommation.

Les parents inquiets et soupçonneux sont ainsi désormais en mesure de déterminer si leur progéniture se drogue en se dispensant de s'enhardir jusqu'à l'outrecuidance de lui poser la question ; et en appliquant à leurs enfants une méthode utilisée dans les enquêtes pénales, de parachever l'échec de leur éducation ; mais au prix de cette suspicieuse duplicité, ils pourront se flatter d'en avoir eu le coeur net. Qu'est-ce que c'est que cette société qui fait l'article de la famille comme fondement incomparable du pacte social, jusqu'à l'écoeurement, et qui s'en va sans rougir de honte débusquer le trouble dans les urines de ses enfants, comme pour se convaincre de son incapacité à leur donner le goût de vivre ? Avec l'injonction de rentrer dans le droit chemin, qui, comme on le sait, n'existe pas, et qui d'ailleurs n'est même pas droit. À propos du spectre d'une standardisation socio-individuelle, rappelons que dans la mythologie grecque, PROCUSTE était un brigand qui tourmentait ses victimes sur un lit, en raccourcissant certaines, en étirant d'autres, dans le but de leur donner la taille de ce lit. Gardons-nous de la « tentation de PROCUSTE » !

Cette société fait une fixette sur les attirances individuelles qui feraient peu preuve de lisibilité sociale, pratiquant une méfiance malsaine des débordements dont sont fort capables les amateurs de la chose. Elle est tellement obsédée par le quantitatif qu'elle cherche à quantifier l'émotion, préoccupation tellement ajustée aux rigoureux abaqués des addictologues enthousiastes. Et elle est tellement affairée à donner à la sincérité le statut de norme essentielle à respecter dans nos rapports avec les autres, au mépris des immenses vertus du sous-entendu, dont la délicatesse et l'élégance relationnelle sont inégalables, au regard de la violence du franc-parler ingénu. La sincérité, après tout, n'est qu'une forme de transparence humaine. Pour ce qui concerne les plaisirs intimes, tout ce qui donne l'impression d'une dissimulation patente ne peut que sembler particulièrement inquiétant à une société productrice d'illusions, qui persiste à faire semblant d'être réaliste.

Bien plus, par l'analyse toxicologique capillaire, on va jusqu'à couper les cheveux en quatre pour y lire le journal des consommations illicites des produits de petit bonheur, en démasquant les fautifs qui n'ont pu être confondus en flagrant délit. C'est porter le spectrographe de masse au rang de gardien des vertus théologales. Cela fait du désespoir de vivre un péché, du désarroi une faiblesse, et substitue facétieusement au danger immanent de se faire prendre en faute de temps en temps la menace transcendantale d'être victime de soi-même de façon permanente. On dirait que ce qui est sanctionné, c'est de s'être fait cueillir. Tout conspire à entretenir le paradoxe d'un individualisme fermé sur lui-même tandis qu'il n'aspire à rien d'autre qu'à se fondre dans la totalité indifférenciée, source de la sérénité. Et on connaît le danger que font peser les paradoxes : les laisser s'infiltrer dans une idéologie, c'est comme d'avoir le pied fourchu du diable plaqué sur la porte de l'orthodoxie. Ce constat devrait décourager l'affirmation péremptoire de certaines fausses vérités singulières ou la négation impérative d'absurdités contraires

Sur notre sujet, André ISAAC, dit Pierre DAC, inégalable fondateur de la philosophie loufoque, génial inventeur du biglotron et ardent promoteur de la gynécologie dans l'espace, préconise le bon sens : « Les bons crus font les bonnes cuites », ou bien : « Si la matière grise était rose, plus personne n'aurait d'idées noires ». Une sagesse indéniable, qui montre bien qu'il n'y a pas d'humour sans poésie, comme il n'y a pas d'amour sans caresse. C'est à l'intelligence qu'il appartient de juger et de rendre compte des choses absentes, que le temps et l'espace éloignent de nous. Et en cela, les sens nous suffisent à témoigner de ces choses, parce qu'ils ne sont pas capables de nous contredire et qu'en outre ils affichent et confessent leur imbécillité et leur insuffisance en entretenant la confusion entre le désir et le manque. L'homme n'a pas de nature, mais une histoire. L'homme n'est pas chose, mais drame. Sa vie est quelque chose qu'il lui faut choisir, construire tout en avançant, et c'est dans ce choix et cette invention qu'il est humain. Chaque être humain est son propre romancier, et bien qu'il ait le choix d'être un écrivain original ou un plagiaire, il ne peut échapper à la nécessité de choisir. Il est condamné à être libre. L'homme nomme les choses et croit les maîtriser. L'homme lui-même, chose parmi les choses, jouet de ses états d'âme et de ses perceptions, s'épanouit dans une illusion du réalisme que toutes les ignorances et tous les totalitarismes concourent à nommer son « soi », son « être véritable » et autres mutilantes balivernes. Et s'il semble à certains légitime d'assigner aux drogues la mission de tenter d'enchanter le monde, c'est peut-être parce qu'il est vain de demander au monde d'être enchanteur. C'est ce que fait remarquer le D^r Jean DUGARIN, qui définit ainsi

malicieusement l'être humain : « Narcisse à pattes, invaginé dans ses propres évidences, identifié à ce qu'il croit représenter et tentant désespérément d'exister dans le monde tel qu'il devrait être ». Au regard d'une telle conception, dont l'enthousiasme retenu ne dispute rien à la lucidité, on comprend mieux la multiplication des tentatives de déréalisation, de néantisation des contenus psychiques et d'abolition de la conscience qui sont entreprises par ceux qui préfèrent déclarer forfait et se mettre au RMI de l'accomplissement quotidien de soi.

La protection de la santé publique s'appuie sur des décisions marquées par l'espoir que leur application aura d'heureuses retombées. Il s'agit là d'une forme particulière de la déception. Avec ce type d'intelligence qui estime que l'exception est une preuve de la règle — bien plutôt, *exceptio probat regulam* signifie « l'exception met la règle à l'épreuve » — la sagesse d'un acte est jugée sur sa conséquence, son résultat et non sur sa légitimité éthique. Comment réglementer la passion qui anime celui qui recherche le bonheur obtenu à coup de drogues, de plaisir ou de divertissement, lui qui sait que des illusions confortables rendent plus facilement heureux que quelques vérités désagréables. L'illusion et la désillusion peuvent toutes deux reposer sur le même fantasme. Il y a quelque part « une réponse » ; ou il n'y a « aucune réponse » nulle part. Même résultat dans les deux cas.

L'usage de tels produits dans la civilisation contemporaine inscrit la modification de conscience comme un but ou une exigence non négligeable de l'activité humaine. La liberté de choix se voit contingentée par l'empirisme logique et son avenir organisé par les maquignons du dressage cognitif, fascinés par la rationalité simple et tranquille du prêt à penser comportemental, comme si ce qui est rationnel était toujours raisonnable. Par exemple, la toxicomanie, recentrée sur le problème général des addictions, fait l'objet d'une gestion de santé publique, par l'incitation faite aux usagers de se satisfaire d'une drogue « propre » et *toxicomaniaquement* correcte, le produit de substitution, dans une optique prenant en compte le respect de la responsabilité du patient et le plaisir que ce dernier lui réserve comme celui dont il le préserve⁴⁸.

On oublie que leur principale préoccupation est de jouir de leur système nerveux central et que les déplacements d'objets de consommation sont aussi vieux que l'histoire des consommations elle-même, comme un plumeau déplace la poussière sans la recueillir. D'ailleurs, dans leur souci de rigueur, les experts de l'O.M.S ont choisi de mettre en avant la dépendance psychique, n'ayant en fait jamais trouvé très opérationnels et satisfaisants les différents concepts qui ont précédé dans leur réflexion. Dans leur définition de 1975, ils ont effectué un retour vers la notion « d'auto-administration chronique contre la raison et la volonté ». Ces deux derniers termes renvoient à l'évidence à la philosophie, voire à la morale, et conspirent à la résurrection de la discipline féroce de l'antique sagesse stoïcienne. La liberté existe, la volonté existe aussi, mais la libre volonté n'existe pas, car une volonté qui aspire à être libre ne peut savoir ce qu'elle désire.

Les sociétés de consommation semblent craindre de rencontrer les limites de leur rationalité comme on le voit, par exemple, dans le cycle classique où se succèdent les psychotropes les uns aux autres, et dans lequel ils jouent le rôle d'un opérateur social, à la charnière de l'individuel et du collectif. C'est aussi que le monde constitue un écrin peu digne des bijoux pour lesquels certains de ceux qui s'y inscrivent se prennent follement parfois, semblables au ver de terre qui se persuade que la Terre lui appartient. Ils se montreront toujours disposés à porter plainte contre autrui à cause de ce qu'ils ne sont pas parvenus à devenir par eux-mêmes. C'est une question de point de vue. « Au lieu de me plaindre de ce que la rose a des épines, je me félicite de ce que l'épine est surmontée de roses et de ce que le buisson porte des fleurs⁴⁹ » écrivait joliment Joseph JOUBERT. D'autres prétendent que la sagesse consiste à s'éloigner de deux excès : la soumission au réel, dans une acceptation résignée des contingences naturelles des perspectives de vie, mais aussi la croyance irraisonnée en la toute-puissance de la volonté. Mais la connaissance de notre ignorance égale notre expérience de la volonté. À cet égard, Denis DIDEROT a fait cette subtile remarque : « Ce qui nous trompe est la prodigieuse variété de nos actions, jointe à l'habitude que nous avons prise tout en naissant de confondre le volontaire avec le libre. » On en retrouvera l'application dans la détermination à combattre la monotonie du quotidien au moyen d'une

⁴⁸ NOMINÉ Patrice, *La méthadone au sens large*, Communication présentée à la Journée des Centres Méthadone d'Île de France, Paris, 10 juin 1995. PSYCHOTROPES - Revue Internationale des Toxicomanies, Vol 2, N°4, Décembre 1996, MASSON, Paris, pp 109-115.

⁴⁹ JOUBERT Joseph, (1754-1824), *Recueil des pensées de M. Joubert*, publié par Chateaubriand, Le Normant, Paris, 1838.

ennuyeuse habitude, dont l'attachement insiste au point de ne pouvoir s'y soustraire librement. Et il n'y a pas de bonnes habitudes qui tiennent. Avoir des habitudes, ce n'est pas faire preuve de volonté ; c'est faire du sur-place.

C'est dans une disposition vigoureusement humaniste qu'a peut-être prise son origine la « nouvelle santé », dont nous connaissons actuellement le caractère éminemment respectable ; santé qui se rapporte à la conception d'un organisme humain fragile, dont l'état d'équilibre précaire nécessite un comportement circonspect visant à ne l'ébranler en aucune manière, par exemple par des actes de recherche de plaisirs consommables qui comme chacun sait, font du bien par où ils passent en faisant du mal là où ils vont. Bref, il convient de considérer la mauvaise santé potentielle ou avérée comme une maladie endémique à traiter sans barguigner, par la prévention des jouissances sensuelles qui sont si chichement réservées à l'être humain. Cela le préservera des fâcheuses et inévitables conséquences sanitaires y afférant, en même temps qu'on lui proposera d'éviter le remords d'y avoir cédé en lui recommandant fermement de se garder d'y avoir accès. Si tolérer, c'est souffrir ce que l'on ne peut empêcher, ça n'oblige pas pour autant à faire preuve de compréhension, c'est-à-dire de faiblesse condamnable. On passe de la clinique médicale à la morale sociale. La maladie aux causes hédonistes avouées, sanction d'une morale dédiée à la recherche du plaisir, devient une faute civique et le citoyen, qui s'en fait la victime soumise, coupable d'incivilité caractérisée par la souillure du temple vivant et sacré de la Prophylaxie qu'il s'est cru autorisé à perpétrer.

La santé désormais sanctifiée, le bien-être se trouve réduit à ne désigner que l'état d'esprit produit par la contemplation des ennuis d'autrui, surtout quand ils sont la conséquence de leurs abus scandaleux. Notons au passage que cette disposition permet par surcroît de leur attribuer bassement les actions vicieuses que l'on n'a pas eu la tentation, l'opportunité, ou l'intrépidité de commettre soi-même. Mais franchement, n'est-il pas également un peu ridicule de voir ce nombre non négligeable d'hommes et de femmes, lorsqu'ils ont trop mangé, trop bu, trop joui, trop fumé, trop veillé, appeler auprès d'eux pour un mal de tête le médecin, l'invoquer comme un dieu, lui demander le miracle de faire subsister ensemble l'intempérance et la santé, et donner un écu à ce dieu qui rit de leur faiblesse. Pourquoi donc l'exigence pour soi devrait-elle imposer son emprise aux autres ? Et pour quel frémissement de plaisir, se croire obligé de redouter la découverte d'un vice assouvi avec tant de discrétion ? D'ailleurs, il arrive souvent que l'assiduité de sa propre stigmatisation parvienne à convaincre l'usager de drogues de se persuader que tous les gens qui l'entourent démasquent sans difficulté son intoxication coupable, et désirant par-dessus tout passer inaperçu, adopte en conséquence une attitude exagérément désinvolte dont l'excès attirera l'attention, se faisant comparable à l'aisance du voleur qui tente de dissimuler son butin.

On peut donc faire d'une drogue ou de l'alcool son meilleur ami. Un ami, c'est quelqu'un qui vous connaît bien et qui vous aime quand même. Un ami, c'est quelqu'un qui vous aide à enterrer le cadavre sans poser de questions. Mais un ami intime trop bienveillant est capable de parvenir à saborder toutes vos autres relations privilégiées, et s'accrocher à vous pour une exclusivité qu'il impose, que l'on ne réussit plus à décamponner. Et la réciproque n'est pas rare. Pour ne plus aller au café, on achète de l'alcool au supermarché. C'est ainsi que pour éviter d'aller en enfer, certains ont la bonne idée d'inviter le diable à la maison. Alphonse ALLAIS racontait volontiers que « comme on nous avait dit que ce n'était pas bien d'aller tout le temps au café, mes amis et moi avons décidé de ne plus sortir de la brasserie. » Et pour faire bonne mesure de la persistance opiniâtre des débauchés à vouloir tout changer sans que rien ne bouge, reconnaissons qu'il n'est pas rare de rencontrer ces patients qui pensent qu'ils ne peuvent qu'aller bien parce qu'ils voient régulièrement un psy, et ceux qui pensent qu'ils peuvent s'autoriser à continuer à aller mal tant qu'ils n'en voient pas un, sous prétexte qu'ils décommandent ou ne se rendent pas aux RV avec ce dernier, pour les excellentes raisons qu'ils se trouvent sans trop de difficulté. Ils démontrent à l'évidence que « jouer du piano ça n'existe pas. J'ai essayé à plusieurs reprises et je n'y suis jamais arrivé. »

Si tous ceux qui croient avoir raison n'avaient pas tort, la vérité ne serait pas loin⁵⁰. Se fonde sur cette puissante observation que plus une théorie se veut forte et solide, plus elle sélectionne et

⁵⁰ Formule empruntée à Pierre DAC.

préconstruit les faits sur lesquels elle se flatte de s'appuyer. C'est ainsi que BACCHUS ne fut peut-être que cette divinité complaisante imaginée par les Anciens pour excuser leurs excès de boisson. AUGUSTIN D'HIPPONE, dit saint AUGUSTIN, pénible promoteur du péché originel qui vécut au IV^e siècle de l'ère vulgaire, soutenait volontiers que si la tentation était faite pour y résister, la meilleure façon de la faire disparaître était d'y succomber⁵¹. Il ajoutait d'ailleurs aussi imprudemment qu'il était bien plus heureux, celui qui s'était perdu dans sa passion, que celui qui n'avait même pas connu la passion. Mais rien n'est moins sûr qu'il faille préférer le remords au regret. La courtisane qui, sous Louis XIV, récemment convertie au chocolat dont elle faisait ample consommation en s'écriant : « Quel dommage que ce ne soit pas un péché ! », n'abandonnait les maux de la modération que pour se livrer à ceux de la dyspepsie.

Rapporté à la totale sensualité qui caractérise l'animal, et à la sérénité inaltérable qui fait du minéral un modèle de détachement émotionnel, voilà qui vérifie admirablement la considération de Georg Christoph LICHTENBERG qui énonce que « si l'homme n'est sans doute pas le seul animal qui pense, il est le seul qui pense qu'il n'est pas un animal ». Pour se prononcer sur les erreurs de jugement régulièrement induites par la magie chimique, rappelons que l'expérience personnelle négative, en revanche, achoppe sur d'autres subjectivités malheureuses. Témoin le D^r MOREL LAVALLÉE qui note à propos de son expérimentation de l'héroïne : « D'euphorie, pas l'ombre, ce n'était même pas agréable du tout, et vraiment il n'y a pas là de quoi vous tenter, et vous faire devenir... héroïnomanie », dans un article publié dans la Revue de Médecine en 1900, dont le titre à lui seul résume ses conclusions : « La morphine remplacée par l'héroïne. Pas d'euphorie, plus de toxicomanie⁵² ». Un visionnaire.

C'est la puissance de ce sentiment proprioceptif exaltant qui suscite la passion de la chosification de sa propre personne, au prix de l'abandon d'un regard un tant soit peu objectif sur soi. En 1829, Paul Émile BOTTA devient docteur en médecine après avoir soutenu une thèse intitulée *De l'usage de fumer de l'opium*, largement inspirée de son expérience personnelle et dans laquelle il ne fait pas mystère de son prosélytisme. Y figurent ces pertinentes considérations humaines : « Soumis par sa nature, non seulement aux peines physiques communes à tous les êtres animés, mais encore à des peines morales résultant du don d'intelligence qui lui a été accordé, l'homme s'est efforcé, dans tous les temps, de trouver les moyens d'échapper à son existence réelle, et d'aller dans un monde imaginaire chercher un bonheur factice et la satisfaction de ses insatiables désirs⁵³ ». De façon plus contemporaine, en témoignent également les paroles de cette chanson : « Un peu de beauté plastique, Pour effacer nos cernes, De plaisir chimique, Pour nos cerveaux trop ternes. Que nos vies soient comme un film parfait ! » qu'interprétait la sulfureuse artiste LIO en 1981.

C'est que les différents discours qui tentent d'expliquer le prodige des conduites d'internalisation des produits psychotropes font tous référence à un certain plaisir, fut-ce sous la forme minimale de l'atténuation d'un mal d'être, c'est-à-dire d'un soulagement, plus souvent sous celle d'une ivresse alanguie. Se faire de l'effet, c'est se sentir plus au point de ne plus se sentir, ou se sentir moins pour se sentir mieux. Le paradoxe s'illustre par la réduction du sentiment à l'éprouvé, le dépouillement de l'émotion au bénéfice de la sensation, une authentique subversion de soi-même. C'est dans ce plaisir, bien trop facilement associé au mal, que l'être tout entier se trouverait emporté, jouissant d'un sentiment de lui-même qui excéderait tout autre sentiment cénesthésique ; il s'incorporerait ainsi non seulement du plaisir, mais aussi du vrai au sens de vérifiable à l'occasion de chaque consommation, à tout le moins de la sensation forte, tout entière inféodée à la synapse magique au sein de laquelle crachent les médiateurs infatigables de la promesse de l'effet vers les récepteurs impatients de la délivrance du plaisir. Denis DIDEROT a écrit dans *Les Pensées Philosophiques* : « On déclame sans fin contre les passions ; on leur impute toutes les peines de l'homme, et l'on oublie qu'elles sont la source de tous ses plaisirs. [...] Sans elles, plus de sublime, soit dans les mœurs, soit dans les ouvrages ; les beaux-arts retournent en enfance, et la vertu devient minutieuse. »

⁵¹ Formule également attribuée à Oscar WILDE.

⁵² Revue de Médecine, 1900, pp 872-890 et 977-997.

⁵³ BOTTA Paul-Émile, *De l'usage de fumer de l'opium*, thèse, Paris, 1829, p. 5.

Ainsi s'opposent irréductiblement les figures du jouisseur et de l'abstinente. Le toxicomane est somme toute une personne qui s'est mise à la poursuite du plaisir de si bonne heure et avec tant d'ardeur qu'il a eu l'infortune de le rattraper, et qui recherche la complaisance d'autrui à faire de même, se satisfaire d'avoir plus de voile que de gouvernail, comme le disent savoureusement les Québécois. En s'associant des complices, certes la part de butin s'amenuise, mais le sentiment de culpabilité s'affaiblit. Quant à l'abstinente, c'est sans doute cette personne faible qui cède à la tentation de se refuser un petit plaisir. Un abstinente total est quelqu'un qui s'abstient de tout sauf de l'abstinence, qu'il pratique assidûment, et qui s'abstient particulièrement de ne pas se mêler des affaires des autres. L'antagonisme de leurs prosélytismes, à tous deux, n'hypothèque pas leur désir farouche de se persuader mutuellement d'avoir choisi la posture humaine convenable. L'avilissement moral de l'inamendable jouisseur le dispute à la velléité consternante du frileux du plaisir. « Qu'est-ce que cela vous fait ? », demande l'abstinente agacé. « Qu'est-ce que cela peut vous faire ? », rétorque l'intoxiqué finaud. Et pourquoi la moralité serait-elle toujours du côté de l'abstinence ? On n'échappe pas si facilement au plaisir en décidant d'y renoncer ; on reste soumis à la menace de son attirance, et pour peu qu'on jouisse du frisson de ce danger permanent, on s'éloigne autant de la vertu que l'excès d'indignité confine au péché d'orgueil. La passion se rit des obstacles, proteste de son caractère exceptionnel, incomparable, irréductible. Elle est même capable de convoquer l'expérience acquise comme témoin de lucidité, et de la mépriser l'instant d'après au titre du respect de la créativité. Et quand elle perd son objet, c'est l'enfer.

Certes, les drogues déverrouillent la porte de la geôle de l'identité, mais cette porte donne sur la cour de la prison. La passion ne se justifie pas toujours de sa seule existence, elle se cherche souvent des raisons. Elle oppose le privilège de la recherche d'un équilibre individuel et subjectif à la rationalité sociale qui considère que ce dont on n'a pas le besoin impérieux, on peut se passer. Elle se rend néanmoins dépendante de causes extérieures, dans l'exaltation, et ce n'est pas mieux qu'être libre de se méfier de soi, dans la résignation. En fin de compte, la passion ne rend-elle pas étrange ce qui nous paraît familier ? Et si médiocre soit-elle, elle s'efforce de perpétuer, en leur donnant son assentiment, des émotions d'une certaine qualité. Elle légitime la conception de l'existence qui veut que la fin de l'attente vaille mieux que la présence, et la découverte vaut mieux que le savoir, comme l'évasion vaut mieux que la liberté.

En outre, il a été démontré que le fait d'être amoureux s'accompagne d'états cérébraux uniques, caractérisés par la libération dans les tissus nerveux d'hormones et de substances chimiques psychoactives, qui mettrait en évidence la caractéristique addictive d'une telle situation. Faudrait-il renoncer à tout attachement, sous peine de devenir dépendant de tout ce que l'on aime et de tous ceux qu'on aime ? Faudrait-il préconiser l'amour comme thérapeutique, comme si une telle maladie pouvait se prendre pour son propre remède ; affection, si l'on peut dire, dont la victime néglige généralement les premiers symptômes et virulente au point qu'il est déjà trop tard pour intervenir quand elle s'est déclarée, sans compter les nombreuses rechutes redoutables auxquelles elle expose le vulnérable convalescent à la suite de son premier accès, et souvent bien plus cruelles que ce dernier. C'est le souvenir de ces premiers instants de plénitude et de bonheur indicibles, si précieux mais aussi trop fragiles pour perdurer, comme une histoire d'amour romantique qui coupe court, rattrapée par la réalité d'une union mal assortie, qui perpétue la part extravagante concédée par la subjectivité à l'irrationnel. Les héros et héroïnes de la vie de couple que compte certainement en grand nombre cette respectable assistance se reconnaîtront sans peine dans cette pénible évocation de la tragicomédie de l'existence humaine.

La sagesse couche dans le même lit que la folie ; et la première ne se réveille plus, tandis que la seconde ne s'endort jamais. C'est pourquoi, bien souvent, raisonner nos passions consiste non pas à chercher des arguments propices à les éteindre, mais plutôt à les justifier. C'est ainsi que ce n'est pas parce qu'une chose est bonne qu'on la désire, mais parce qu'on la désire qu'on dit qu'elle est bonne⁵⁴. « Même douloureuse, la vérité est préférable au mensonge et plus forte que le doute ! » clament les rationalistes de la pureté, en redressant grotesquement le menton, qui font preuve par là même d'une propension extravagante au préjugé. « Osons nous faire du bien par l'artifice subversif ! » rétorquent les expérimentalistes du soi revisité, tout en se battant les

⁵⁴ Concept emprunté à SPINOZA.

flancs du reste, et ils reconnaîtront sans peine comme une vieille amie la nouvelle bêtise qu'ils vont commettre. C'est affaire de connaisseur.

Il faudra bien choisir entre deux désillusions : admettre ses passions comme invulnérables ou ne pas parvenir à les satisfaire. CHAMFORT écrivait : « Notre raison nous rend quelquefois aussi malheureux que nos passions ; et on peut dire de l'homme, quand il est dans ce cas, que c'est un malade empoisonné par son médecin⁵⁵ ». L'astuce consiste alors à remporter de faciles victoires trop aisément accessibles à notre action, travesties en courageuses entreprises, le courage étant pourtant la seule vertu impossible à contrefaire, et à présenter comme invincibles les ardeurs auxquelles on projette de s'abandonner ; puis à exhiber la rougeur de notre honte comme la marque d'une vertueuse indignation. Dans cette optique, les drogues et l'alcool pourraient faire commodément partie de la panoplie des effets spéciaux.

La taupe devrait servir d'emblème aux opticiens de la vision existentielle. Les drogues fournissent l'illusion que l'on fait quelque chose pour soi, alors que l'on se fait quelque chose à soi. C'est pourquoi il n'en reste jamais rien : la preuve en est qu'il faut impérativement en reprendre pour en connaître à nouveau les effets. En matière d'usage de drogues, le carrosse redevient toujours citrouille. Les psychotropes sont le trompe-couillon de l'existence, cantonnent dans la passivité, autre facette de la passion, revers de la médaille peut-être, qui ne se trouve jamais bien loin de la vulnérabilité qui lui fait escorte. Sont-ils une composante du bonheur ou le moyen d'obtenir de simples petites satisfactions fugaces, englouties à fond de cuve au mépris des fâcheuses conséquences qui s'ensuivent ? Si dépasser les bornes, c'est être libre, l'exagération, quand elle s'institutionnalise, devient d'une consternante fadeur. Son fatigant usage pourrait prétendre vérifier l'aphorisme d'Alphonse ALLAIS, imaginé au sortir d'une brasserie, et en plein soulagement de sa vessie : « Si j'étais riche, je pisserais tout le temps ! »

« La vie telle qu'elle nous est imposée est trop dure pour nous, elle nous apporte trop de douleurs, de déceptions, de tâches insolubles. Pour la supporter, nous ne pouvons pas nous passer de remèdes sédatifs⁵⁶ » a écrit FREUD qui disait par ailleurs de la morphine qu'elle était un briseur de soucis. Plus loin, il formule que « la méthode la plus grossière mais aussi la plus efficace pour exercer une telle influence est la méthode chimique, l'intoxication⁵⁷. » À l'heure de sa mort, les derniers mots qu'il tracera seront ceux-ci : « La maigre satisfaction qu'un homme peut extraire de la réalité le laisse mourant de faim. » Sacha GUITRY, lui, a dit que la morphine fut inventée afin que les médecins puissent enfin dormir tranquille. Qu'en penser ? Tout ce qui nous paraît nécessaire devient si facilement légitime, tout comme on tient pour immoral ce qui nous semble inopportun, ce qui revient à considérer la raison comme une confusion de l'esprit, et à parler sans savoir ou à juger sans comparer. Et la pensée qui rejette la comparaison s'offre à la complaisance satisfaite que les mystiques sont coutumiers de témoigner envers leurs convictions invérifiables, aux conjectures légitimées par leur propre contenu. « On n'est sûr de rien, et l'on n'est même pas sûr que l'on n'est sûr de rien⁵⁸ ».

Et nous nommons les contraintes que nous nous imposons : liberté, dont le sens étymologique est « ce qui dépend de soi », et qui est l'une des plus précieuses conquêtes de l'imagination. Citons à titre d'exemple, le quatrain suivant :

« Esclave était-il, écrasé de servitude,
Le collier lui fouaillant les chairs.
La Liberté survint, effaça le nom de son maître,
Y inscrivit le sien, et resserra les rivets⁵⁹. »

C'est ainsi que nous pouvons nous montrer capables de nous laisser précipiter hors de nos résolutions comme de frêles esquifs ballottés au gré des vagues de l'océan de la convoitise, et jouir sans aucune vergogne pour ensuite se rabaisser à piétiner le remords. Pour certains, un

⁵⁵ CHAMFORT, *Maximes et Pensées, Caractères et Anecdotes*, Garnier-Flammarion, 1968, 39 p.60.

⁵⁶ FREUD Sigmund, *Malaise dans la culture* (1930), OCP, XVIII, Paris, PUF, 1994, p. 261.

⁵⁷ FREUD Sigmund, op. cit., p. 264.

⁵⁸ NOMINÉ Patrice, *PYRRHON d'Élis & la suspension du jugement*, conférence à la Société Zététique de Puteaux, 12 Vendémiaire de l'an 216 de la République (3 octobre 2007 E.V.) doc.

⁵⁹ G.J.

verre, c'est de trop ; et souvent, pour les mêmes, quinze verres, ce n'est pas assez. « J'ai fait cela », dit ma mémoire. « Impossible, pas moi », dit ma fierté, qui n'en démord pas. À la fin, le souvenir abandonne le combat⁶⁰. Y a-t-il une fatalité qui nous rend vulnérables à notre propre jugement et qui ferait de nous ces « créatures qui se plaignent des conséquences dont ils chérissent les causes » dont parlait BOSSUET ? Même en cas de prospection malencontreuse, ou de fâcheux accident de la vie, il serait faux de dire qu'on l'avait bien cherché, seulement parce qu'on l'a trouvé. En revanche, si on ne trouve pas toujours ce que l'on cherche, c'est bien parce que l'on s'est mis à chercher que l'on a trouvé quelque chose. Et c'est peut-être la raison pour laquelle, parfois, quand quelqu'un parmi nos patients parvient à « connaître » une théorie sur son comportement, il ne lui est plus soumis, mais acquiert la capacité de lui désobéir.

Tel est l'homme pris entre l'éternité et la vie ordinaire, dès lors qu'il s'attelle au paradoxe de l'existence et s'efforce passionnément de l'assumer. Heinrich HEINE disait que l'humour « célèbre tragiquement les noces du rire et des larmes ». C'est assez offrir une politesse du désespoir à un désespoir souvent dépourvu de politesse, savoir que nous jugeons sans cesse, à l'aune de nos propres mouvements émotionnels, des choses et des êtres et que nos constructions logiques ne servent bien trop souvent qu'à justifier nos sentiments. L'individu s'exalte dans l'élan dérisoire d'une souffrance qui s'anime avec dignité en réponse à une souffrance qui l'opprime avec iniquité. Si tous les hommes heureux le sont de la même façon, les hommes malheureux le sont chacun à leur manière.

Tragédie compassée ou comédie débridée, quel est notre choix de la mise en scène de notre existence ? Certains se demandent s'il convient d'aliéner notre liberté à la petitesse conjugale de l'adhésion pondérée aux valeurs de l'histoire collective ou bien de chercher à demeurer un célibataire social et se satisfaire goulûment de quelques immoraux frissons de bonheur. Faut-il faire crédit gratuit à ceux qui prétendent ne pas être exigeant au vu de ce qu'ils se contentent tout juste de la perfection ? Ils se croient fondés à requérir des autres ce qu'ils s'imposent à eux-mêmes, au titre de l'égalité des congénères au regard de leurs potentialités communes, tout en leur interdisant la consolation d'une alternative. Si on les laissait faire, ils construiraient un monde de bonheur où chacun serait libre de faire ce qu'on lui dit, sans chipoter sur les limites de l'excès supportable par les milieux autorisés. Ces chiche-faces de la félicité ne tenteraient-ils pas d'imposer l'adoption d'un modèle standard de posture existentielle, celle du gâteau sec qui redoute la trempette ? Pour prix de leur futile révérence à l'avantage trop facile d'une telle disposition naturelle aux allures de vertu, ils exigeraient le salaire de la ressemblance, charges sociales comprises. Les visées humanitaires engendrent leurs propres hypocrisies.

Ces pinailleurs de plaisir, avec leur espérance d'épouvantail et leur sourire de râteau, ne sont-ils pas capables de condamner l'humanité entière à la perpétuité d'un régime de vie sans sel, assorti des sirupeuses dégoulinades d'une mièvrerie pétrie de bons sentiments ? Et même d'imposer comme idéal de mourir en bonne santé, au terme d'une vie sans joies malsaines, en étant persuadé d'avoir su en personne avertie garder finement la mort pour la fin ?

Et le chansonnier de se gausser :
« Ils ont l'œil triste, le cou tendu,
Les ratés de la bagatelle.
Ils font la chose, en pardessus,
Les ratés du fruit défendu.
Car tous ceux à qui
La chose ne fait rien,
N'aiment pas ceux à qui
La chose fait du bien.⁶¹ »

Ou alors, convient-il de lâcher la bride aux chevaux fougueux de notre subjectivité légitimée par le désir qui l'anime, et gambader ingénument dans les folles prairies de l'insouciance, ou se complaire dans la lénifiante passivité de l'indifférence ? Être mal pensant est une condition

⁶⁰ Cf. NIETZSCHE Friedrich, *Le Crépuscule des Idoles ou comment philosopher à coups de marteau*, Gallimard, Folio Essais, 1988.

⁶¹ PATACHOU, *La Chose*, 1959.

presque toujours nécessaire pour penser vrai. Mais il ne faudrait pas négliger pour autant que nul ne peut se tenir hors d'atteinte des conséquences de ses actes, et qu'il nous serait préjudiciable qu'on nous en dispensât. Décidément, toute prédilection transforme un trouble en embarras. Les hédonistes renoncent à fuir les délicieuses exubérances des hautes folies de DIONYSOS, tandis qu'ils subissent, sans réserve, la vésanie et la pusillanimité des gens sérieux, qui préfèrent toujours une injustice à un désordre, ce qui explique que le conservatisme triomphe partout. Ils fréquentent une école eudoménique, c'est-à-dire visant le bien-être et le contentement, en déplorant qu'aimer être content ne suffise pas à ressentir de la satisfaction. Ils affrontent donc sans humeurs ces félicités qui les ouvrent à la question de l'être, comme à celle de la perfection, à celle du devenir, à celle de la responsabilité, de la probité, en paisibles cambrioleurs de la vertu qui cherchent à échapper à la dépréciation nerveuse. Des qualités qui n'ont ni à les inquiéter, ni à les ennuyer. Un refus de prendre la vie comme elle vient, une rébellion contre un ordre qui les oblige à s'abriter sous le mol édredon des privilèges tranquilles qu'on leur tend avec cynisme, et de souscrire au principe de protection d'eux-mêmes, sous la houlette d'un pouvoir normatif auprès duquel l'incompréhensible serait tenu de présenter des excuses. Une rebuffade contre la systématisation de la valeur morale partagée, qui n'ambitionne qu'à devenir une exigence quasi dogmatique, une religion de la suspicion de soi au risque de nous faire manquer d'air. À cet égard, reconnaissons que la mauvaise foi n'éveille guère la jalousie des incroyants.

Quelles alternatives ? Certains préconisent une attention attachée par un individu à sa personne, comme exemple de la condition humaine. Une primauté éthique de l'individu sur la collectivité ou sur l'État. Un non-conformisme, un dédain des normes communes. Réaliser ses virtualités personnelles au prix de l'amoralisme, la volonté de se réaliser plutôt que de rester à son rang. Se sentir différent des autres et dédaigner les modèles sociaux. Vouloir disposer d'une zone de libertés privées contre les pouvoirs. Affirmer publiquement le choix que l'on fait de soi-même. Enrichir sa personnalité en multipliant les expériences et en les transformant en conscience. Émousser les cruautés minuscules, et affûter les beaux gestes microscopiques⁶². Dénoncer les violeurs de conscience, rinceurs de cerveaux et autres miliciens évangélistes des temps modernes. Le doigt pointé vers la drogue ou la boisson désigne deux malfaiteurs : celui qui consomme et celui qui pointe le doigt.

La conscience humaine peut se concevoir de la sorte comme l'intelligente personnalisation des idées, l'antagonisme des idées reçues. Notre fragile jugement n'empêche cependant pas les convictions les plus profondes de se faire jour et les négligences les plus coupables de collaborer au renforcement de nos pathétiques certitudes. Quand la sincérité confine à l'arbitraire, on en vient à regretter l'hypocrisie. On peut donc se persuader que de la déréliction humaine, des tourments de l'incomplétude et des douleurs térébrantes de la nécessité d'être au monde, comme de l'inconvénient d'être né, on ne peut facilement s'exempter sans artifice. Aussi convient-il peut-être de ne pas mettre systématiquement en accusation les tentatives magiques d'échapper aux abîmes de noirceur qui ont englouti l'innocence de l'enfance, quitte à se satisfaire de quelques illusions, en cédant à la maléfique séduction des drogues pour mieux éprouver par la suite l'inéluctable déception qui leur fait cortège. Si les usagers paraissent se dévergondner sans but et par futilité, pour que demain ne soit bientôt plus qu'un mauvais souvenir, c'est peut-être pour échapper à l'angoisse du néant. On observera que la résignation peut passer pour de la faiblesse ; « mais il existe deux façons de s'incliner : la première – soumission – rabaisse ; la seconde – discernement – élève, et nul hors de nous-mêmes ne peut décider de ce qui les différencie⁶³. »

Dès qu'ils cessent d'être des nains, les enfants deviennent les porte-paniers de la falsification des conventions dont ils découvrent la supercherie, et les implacables notaires de la pénible succession qui leur échoit en héritant du monde décevant que les grandes personnes renâclent par surcroît à partager avec eux, tout en leur faisant des procès d'intention. Comment se formaliser sans résistance de leur attirance pour la déréalisation chimique ? Et la paralysante dépendance qui en caractérise trop souvent l'aventure n'est aucunement sensible à l'influence que l'on espérerait voir exercer par les vertus de l'expérience. Celle-ci est comparable à une

⁶² Formule empruntée à Véronique NAHOUM-GRAPPE.

⁶³ NOMINÉ Patrice, *De quoi s'occupent les psychologues ?*, Communication présentée à la 8^e Journée des Psychologues de l'AP-HP, Paris, 16 septembre 2004. doc.

lanterne qui n'éclairerait que le chemin parcouru, et qu'en plus nous porterions accrochée dans le dos. Elle ne nous montrerait rien d'autre que ce qui va nous arriver. En hommage à la respectable faculté de s'indigner de l'injustice dont nous avons tous le loisir, laissons-en la vigoureuse expression à l'excellent Gustave FLAUBERT, qui a écrit irrésistiblement, au terme de l'un de ses contes de jeunesse : « J'engage tous les marmots à jeter la galette à la tête du pâtissier lorsqu'elle n'est point sucrée, les suceurs du piot leur vin à la trogne du mastroquet quand il est mauvais, les mourants leur âme quand ils crèvent et les hommes leur existence à la face de Dieu lorsqu'elle est amère ».

« Il est plus facile de mourir de ses contradictions que de les vivre » a dit Albert CAMUS. C'est pourquoi notre pensée propre accorde une certaine complaisance à toutes les illusions que nous nourrissons et qui se révèlent le plus souvent contraires à celles dont on veut nous persuader qu'elles sont préférables, ce qui devient ordinairement d'autant plus nécessaire que c'est devenu plus difficile. En revanche, chez les bouddhistes zen, pour en savoir plus sur la pratique de la claire lumière, c'est-à-dire de la sagesse fondée sur l'indistinction entre l'essence et l'existence, on dit avec humilité et humour « qu'il est bon de contempler le bleu du ciel et d'aller en parler avec un spécialiste ». Ça dépend.

« Au début de l'humanité, des techniques de conservation de l'homéostasie individu/groupe, étaient probablement mises en œuvre au moyen de rites et d'usages sacrés. Les psychotropes y eurent sûrement leur place assignée. Lorsque la tendance prédominante fut donnée en priorité au matérialisme et à l'hédonisme, les psychotropes devinrent le moyen le plus radical, le plus inhabituel, le moins repérable pour remédier au danger de perte de cette homéostasie. Du sorcier dépositaire de la magie blanche et de la magie noire, on est passé dans la différenciation des rôles, au médecin opposé à l'empoisonneur, l'ensemble enfin disqualifié par l'autothérapeute s'enlisant dans son illusion. De la transe communautaire à la tentative sociale de réponse à la dérégulation individuelle, il n'y a eu que le temps d'un mythe perdu et d'une tentative de maîtrise avortée⁶⁴. »

Si la question de la justification d'un recours sauvage à des psychotropes comme pratique — illégale ? — de traitement de la maladie d'être soi devait être tranchée, la réponse devrait faire la part de la supériorité concédée à la légitimité de la subjectivité individuelle, prélevée sur celle de la morale sociale, et la part accordée à la justification des devoirs envers soi-même dont le citoyen se voit consentir la garantie par le partage des responsabilités collectives. La réciprocité est la clé de tous les rapports humains.

⁶⁴ DUGARIN Jean, NOMINÉ Patrice, *Toxicomanies : historique et classifications*, in *Confrontations Psychiatriques*, N° 28, *Les Toxicomanies*, Ed. SPECIA, 1987, pp. 9-61, et in *Histoire, Économie et Société*, 4ème trimestre 1988, Ed. CDU-CEDEX, 1988, pp. 549-586.